

DÉPARTEMENT DE SERVICE SOCIAL

Faculté des lettres et sciences humaines

Université de Sherbrooke

Université de Sherbrooke



31156008106190

HV

696

S6

B36

1999

6-thèse

LES CUISINES COLLECTIVES COMME ESPACES FÉMINISÉS : DU PRIVÉ AU PUBLIC

par

Mariane Bastien, 1972 -

I-1698

Bachelière en service social

de l'Université de Sherbrooke

MÉMOIRE PRÉSENTÉ

pour obtenir

LA MAÎTRISE EN SERVICE SOCIAL

Sherbrooke

Août 1999

BIBLIOTHÈQUE U.S.

Composition du jury

Les cuisines collectives comme espaces féminisés : du privé au public

par

Mariane Bastien

Ce mémoire a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Hurtubise, Roch, Directeur de recherche

Malavoy, Marie, professeure, département de service social

Vatz-Laaroussi, Michèle, professeure, département de service social

SOMMAIRE

Ce mémoire est le fruit d'une recherche qualitative s'intéressant principalement à un phénomène existant depuis bientôt quinze ans au Québec; les cuisines collectives. S'inscrivant habituellement en rupture avec les autres types d'aide alimentaire de par les objectifs de participation et de prise en charge qui y sont mis de l'avant, les cuisines collectives représentent un phénomène en pleine expansion au sein de notre société. Environ 90% des membres actifs et participants aux groupes de cuisines collectives sont des femmes. Le fonctionnement de ces organismes est assez simple; basés sur l'entraide et la solidarité, des groupes de 4 à 6 personnes sont formés pour cuisiner ensemble environ une fois par mois. La planification des menus et l'achat des denrées se fait aussi en groupe lors d'une rencontre préalable à la journée de cuisine. D'un organisme à l'autre et même d'un groupe à l'autre, plusieurs variantes au niveau du fonctionnement peuvent être observées.

En observant ce phénomène sous un angle féministe, je me suis intéressée plus particulièrement dans le cadre de cette recherche à la présence majoritaire des femmes au sein de ces organismes et à la perpétuation des rôles traditionnels dans ces espaces, espaces qui mettent de l'avant une activité étroitement en lien avec la production / reproduction domestique; la cuisine. En fait, je cherche à comprendre en quoi les cuisines collectives peuvent constituer un lieu de reproduction des rôles traditionnels en « confinant » les femmes dans des espaces reliés à la production / reproduction domestique, ou au contraire, agir comme un lieu de développement d'autonomie, d'entraide et de solidarité féminine.

Pour atteindre les objectifs visés par ma démarche de recherche, j'ai utilisé une double stratégie méthodologique soient l'observation participante et les entrevues individuelles. Mon observation participante s'est déroulée sur une période de quatre à six mois, au sein de quatre groupes de cuisines collectives rattachés à deux organismes différents. Pour leur part, les entrevues ont été réalisées auprès de neuf participantes actives dans ces mêmes groupes. De plus, les principes et valeurs mis de l'avant pour ma cueillette de données s'apparentent à ceux utilisées en recherche féministe (partir d'une préoccupation de la condition de vie des femmes, le vécu des femmes au centre de la recherche, l'implication de la chercheure dans le milieu etc.)

Mes résultats de recherche m'ont permis d'enrichir et de nuancer mes questionnements en ce qui a trait à la participation des femmes dans les groupes de cuisines collectives. En plaçant au centre de l'analyse le concept **d'espaces féminisés**¹, ma cueillette de données ajoute à mes premières impressions en faisant ressortir les différentes logiques de participation et d'utilisation par les femmes des groupes de cuisines collectives. Ainsi, bien qu'il existe une transposition évidente de l'espace privé vers un espace public que sont les cuisines collectives, cette transposition semble engendrer plusieurs effets chez les participantes qui se traduisent entre autres par une collectivisation des problèmes vécus et de la charge mentale et une redéfinition des rapports sociaux de genre au sein de ces espaces.

¹ La notion d'espaces féminisés, telle que définie par Pelletier (1987) consiste en « ...des espaces dévolus, imposés aux femmes de par leurs fonctions de reproductrices biologiques et sociales de la force de travail; ces espaces qui réfèrent à la production familiale et à ses extensions dans la production-reproduction socialisée »

Certains enjeux sont aussi soulevés à partir de l'analyse développée au terme de cette recherche. Ainsi, mes résultats de recherche remettent en question la pratique du service social telle qu'elle se déroule dans certains de ces organismes au Québec. En effet, les courants éducatifs et de counselling sont ici remis en question au profit d'une approche de promotion qui rejoindrait davantage les origines mêmes des cuisines collectives de chez nous; soient l'amélioration de la condition de vie des femmes et la défense de leurs droits.

TABLE DES MATIÈRES

SOMMAIRE.....	i
TABLE DES MATIÈRES.....	iii
AVANT-PROPOS.....	v
INTRODUCTION.....	1
Chapitre premier : CONTEXTE THÉORIQUE	
1.1. La pauvreté chez les femmes au Québec.....	p.12
1.2. Conceptualisation des rapports sociaux de genre.....	p.15
1.3. La production domestique à travers l’histoire.....	p.18
- La superwoman des temps modernes	
- La production domestique : autonomie et pouvoir	
1.4. Les cuisines collectives comme espaces féminisés.....	p.24
Chapitre deuxième : STRATÉGIES MÉTHODOLOGIQUES	
2.1. Instruments d’observation et collecte de données.....	p.35
- Observation participante	
- Entrevues semi-dirigées	
2.2. Stratégies d’analyse.....	p.42
2.3. Diffusion des résultats.....	p.44
Chapitre troisième : ANALYSE DES DONNÉES	
3.1. Le vécu des femmes dans l’espace privé.....	p.47
3.2. Description des groupes de cuisine observés.....	p.54

- Groupe 1 : Une cuisine dans un village
- Groupe 2 : Une cuisine école : savoirs et compétences
- Groupe 3 et 4 : La cuisine productive : l'union fait la force!

- Synthèse des quatre groupes observés

3.3. Les cuisines collectives comme espaces féminisés.....p.80

- Les cuisines collectives dans le prolongement de l'univers familial
- Les cuisines collectives s'inscrivant dans l'univers de travail

3.4. Les cuisines collectives : collectivisation d'une responsabilité privée et individuelle.....p.83

- Collectivisation des problèmes vécus par les femmes
- Des pratiques culinaires influencées par l'aspect collectif

3.5. Les cuisines collectives : redéfinition des rapports sociaux de genre.....p.89

3.6. Du privé au public ou le passage des femmes vers les cuisines collectives.....p.92

CONCLUSION.....p.94

Annexe I Grille d'observation.....p.103

Annexe II Lettre aux participantes des cuisines collectives.....p.104

Annexe III Grille d'entrevue.....p.105

BIBLIOGRAPHIE.....p.106

AVANT-PROPOS

Ce mémoire de maîtrise est le fruit de nombreux efforts, encouragés par plusieurs personnes significatives à l'égard de ce projet.

Je voudrais donc remercier tous ceux qui ont cru en mon projet et pour qui l'amélioration des conditions de vie des femmes est un élément essentiel pour une société juste et égalitaire. Plus particulièrement, mon directeur de maîtrise, M. Roch Hurtubise, qui a su bien alimenter ma réflexion tout en respectant et encourageant les idées que je voulais mettre de l'avant par ma recherche. Aussi, Mme Suzanne Garon, professeure au département de service social qui, à l'automne 1996, probablement sans le savoir, a suscité chez moi une réflexion qui allait devenir le sujet principal de ma recherche. Un remerciement spécial est adressé à toutes les femmes qui ont accepté de me partager leur expérience personnelle dans le cadre de cette recherche, sans qui celle-ci serait dénuée de tout son sens.

Finalement, une attention spéciale est portée aux personnes qui partagent mon quotidien; mon conjoint et ma fille Léa, qui m'ont suivie tout le long de cette démarche, en espérant que cette dernière pourra lire ce document dans une vingtaine d'années avec l'impression d'une époque tout à fait révolue et dépassée...

*« Le changement révolutionnaire est le changement
de l'ordre social plutôt que le changement dans
l'ordre social » (Nicole Laurin-Frénette 1981)*



INTRODUCTION

Depuis les quinze dernières années, le taux de paupérisation ne cesse de croître au Québec alors que l'écart entre les riches et les pauvres s'accroît toujours de plus en plus. Les récessions économiques du début des années '80 et '90 ainsi que le retrait progressif de l'État apparaissent selon plusieurs auteurs comme étant les principaux facteurs en cause du phénomène de pauvreté (FAVREAU et FRECHETTE, 1995; LEBOEUF, 1991; MERCIER, 1995; RACINE, 1997). On identifie maintenant de nouvelles formes de pauvreté; ce sont les jeunes et les femmes qui semblent être les plus touchés. Pour pallier au désengagement progressif de l'État et répondre aux besoins de plus en plus criants de ces personnes défavorisées, plusieurs organismes communautaires ont été mis sur pied, dont les services d'aide alimentaire.

C'est suite à une opportunité académique que je me suis intéressée au vaste champ de l'aide alimentaire¹. Très tôt, mes intérêts pour la condition de vie des femmes ont orienté mon champ de recherche en m'attardant plus particulièrement au phénomène des cuisines collectives. En observant le fonctionnement des groupes de cuisines collectives, certaines questionnements me revenaient constamment à l'esprit: « Comment se fait-il qu'en 1997, ce soit encore les femmes qui se retrouvent majoritairement participantes aux groupes de cuisines collectives et ce, pour préparer la nourriture pour leur famille? ». C'est ainsi que des préoccupations professionnelles

¹ Parallèlement à ce projet de recherche, j'ai eu l'opportunité de me joindre à titre d'agente de recherche à une équipe de chercheurs de l'Université de Sherbrooke et de l'Université de Montréal menant différents travaux sur l'aide alimentaire en Estrie et en Mauricie, en collaboration avec Moisson Estrie.

mais aussi personnelles ont émergées de ce questionnement. D'une part, m'intéressant depuis quelques années à l'intégration économique et sociale des femmes, je me posais certaines questions sur tous les projets de développement touchant de près les femmes. D'autre part, personnellement, ce constat me touchait et réveillait en moi certaines craintes comme femme et comme future mère. Travaillant depuis quelques années à me libérer des stéréotypes masculins et féminins, allais-je moi aussi être confinée à assumer seule les responsabilités familiales, sans même m'en rendre compte, tellement notre société serait imprégnée de ce type de fonctionnement traditionnel? Ces préoccupations se sont vite transformées en un grand intérêt à approfondir ces questionnements, à aller voir concrètement ce que les femmes avaient à en dire.

Les cuisines collectives se sont développées parallèlement aux autres services d'aide alimentaire au Québec (Fréchette, 1997; Noraz, 1996; Racine, 1997). On dit y poursuivre des objectifs qui sont en rupture avec certaines autres formes d'aide alimentaire axées sur la charité, en stimulant l'autonomie, l'entraide et la prise en charge des individus. Bien que ce concept existe depuis plusieurs années à travers le monde, notamment au Pérou, les cuisines collectives représentent un phénomène assez récent au sein de la société québécoise. Plus précisément, les premiers groupes de cuisine ont vu le jour en 1986, dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve à Montréal, suite au besoin ressenti par quelques familles de se réunir pour cuisiner ensemble afin de faire face aux fins de mois difficiles (Noraz, 1996).

Certaines auteures féministes situent les cuisines collectives comme étant issues directement du mouvement des femmes. Dans cette perspective, les cuisines collectives auraient été mises sur pied pour dénoncer le travail invisible des femmes et initier une action collective pour faire reconnaître le rôle important et non reconnu des femmes en ce qui a trait à la production / reproduction domestique. D'autres féministes amènent aussi l'idée que de tels organismes perpétuent l'enfermement des femmes dans des rôles traditionnels et les relèguent encore une fois à l'univers domestique. On constate donc que le consensus est loin d'être établi au sein du mouvement féministe en ce qui a trait à la « légitimité » et aux impacts que de tels organismes engendrent sur les conditions de vie des femmes.²

Selon d'autres auteurs s'intéressant davantage à l'action communautaire et au développement local, les cuisines collectives sont parties prenante du mouvement communautaire au Québec. Par exemple, suivant la typologie développée par Doucet et Favreau (1992), les cuisines collectives pourraient être reliées à une stratégie de développement local. En effet, le développement local est défini, entre autre, comme une stratégie d'intervention dans le secteur de l'économie domestique dont les buts et les finalités sont :

² Ces propos ont été tenus lors du 66^e congrès de l'Acfas tenu à l'Université Laval de Québec lors du colloque intitulé : « De quelques enjeux pour le développement des cuisines collectives », le 14 mai 1998. À ce colloque, plusieurs chercheuses s'intéressant aux cuisines collectives étaient présentes mais notons aussi la participation active d'intervenantes, de bénévoles et de participantes à des groupes de cuisine.

...la résolution des problèmes sociaux par un autodéveloppement économique et social de communautés locales vivant dans un contexte de pauvreté. (Doucet et Favreau, 1992; p.78)

En ce qui concerne le fonctionnement des participantes³ au sein des groupes de cuisines collectives, on dit qu'il est axé sur l'entraide et la prise en charge. Avec l'aide d'une accompagnatrice bénévole ou professionnelle chargée de coordonner le travail, trois à cinq personnes mettent en commun leur argent, planifient leurs menus, font les achats et cuisinent ensemble dans des cuisines mises à leur disposition. Dans la majorité des groupes de cuisine, les participantes se rencontrent deux fois par mois, une fois pour planifier les menus et les achats, et l'autre fois pour préparer des plats que l'on rapportera à la maison.

Selon une étude menée par le Regroupement des cuisines collectives du Québec en collaboration avec Relais-Femmes (1997), la plupart des groupes de cuisine sont composés uniquement de femmes (environ 60%), alors que dans 40% des autres groupes, il est possible d'y rencontrer un ou deux hommes. En outre, 85% des personnes participantes aux groupes de cuisines collectives sont des femmes. Les cuisines collectives apparaissent donc comme une stratégie d'action contre la pauvreté

³Tout au long de ce mémoire, j'utiliserai le féminin à titre représentatif (85% des personnes participantes aux groupes de cuisines sont des femmes (ACFAS Trois Rivières, 1997), et ce, dans le but d'alléger la lecture. Il inclut donc le genre masculin.

qui vise principalement les femmes du point de vue de leurs rôles de consommatrices et de productrices de nourriture.

ÉTAT DE LA SITUATION ET PRINCIPAUX OBJECTIFS DE RECHERCHE

Jusqu'à maintenant, très peu d'études ont été réalisées sur les cuisines collectives, qui pourtant, représentent un phénomène assez important et en pleine croissance au sein du mouvement communautaire au Québec. Dans une perspective de santé publique, une recherche menée par Racine (1997) traitait des effets de la participation aux cuisines collectives sur la santé mentale des usagères dans la région de Québec. Les travaux menés par Fréchette (1997) sur plusieurs organismes de cuisines collectives au Québec révèlent pour leur part le potentiel d'entraide et de développement local que revêt ce genre d'organisme. Caillouette (1995) s'est aussi intéressé à ce phénomène en se référant à sa propre expérience de groupe de cuisine. Cet auteur identifie plusieurs impacts positifs à sa propre expérience tels que l'efficacité communautaire, l'auto-organisation et l'instauration d'un nouveau lien social de par le principe même des cuisines collectives. Noraz (1996) a consacré son mémoire de maîtrise aux dimensions de l'insertion sociale et de la création de liens sociaux au sein des cuisines collectives Hochelaga-Maisonneuve. De plus, une recherche-action a été réalisée en 1997 par D. Fournier, M. Provost (Université de Montréal), N. Boucher (Université Laval), en lien avec Relais-Femmes et le Regroupement des Cuisines collectives du Québec, et intitulée « Pauvreté et autonomie sociale! Les cuisines collectives comme stratégie de solidarité

au Québec et au Pérou ». En dressant un vaste portrait des usagères de cuisines collectives de plusieurs organismes, ces auteures ont voulu démontrer, entre autre, les enjeux de leur participation en regard des concepts d'empowerment et d'autonomie.

D'une part, le bilan de ces recherches témoigne de l'impact de la participation à une cuisine collective sur l'amélioration de la qualité de vie des participantes, notamment à travers une problématique de l'estime de soi, de l'empowerment et de l'insertion sociale. D'autre part, certaines recherches peuvent être associées aux analyses du mouvement communautaire, où les cuisines collectives représentent un nouveau modèle d'organisme communautaire moins centré sur la défense des droits et mettant l'accent davantage sur l'implication active des usagères dans l'organisme tant au niveau de la gestion que lors des activités.

Dans le cadre de ce projet de maîtrise, il me semble intéressant de comprendre la signification d'une présence majoritaire de femmes au sein de ces groupes et ce, dans une perspective féministe, en me situant du point de vue des rapports sociaux de genre. À travers une double interrogation, je cherche à explorer en quoi les cuisines collectives constituent un lieu où les femmes sont confinées à reproduire des rôles traditionnels et des rapports de domination ou au contraire, peuvent représenter un potentiel d'émancipation et de prise de pouvoir pour les femmes en favorisant la prise en charge, l'entraide et la solidarité.

Pour ma part, ce projet de recherche origine d'une préoccupation pour l'autonomie des femmes et pour une analyse des rapports sociaux de genre. Les théories et recherches féministes ont permis depuis quelques années de comprendre les dynamiques sociales et communautaires sous l'angle des rapports sociaux de genre et d'analyser les institutions patriarcales (mariage, famille, État, entreprises) qui génèrent ces rapports (Daune-Richard et Devreux, 1992; Delphy, 1970; Guillaumin, 1978; Richardson, 1994). Bien que souvent contestés ou ignorés encore aujourd'hui, (la recherche scientifique fait elle aussi partie des institutions patriarcales), les travaux des chercheuses féministes donnent un tout autre sens aux rapports sociaux en identifiant certaines problématiques et conditions de vie spécifiques aux femmes qui reflètent les formes de discrimination et d'exploitation dont elles sont victimes. D'ailleurs, l'influence des travaux de recherches féministes pour la pratique du service social est indéniable de nos jours. On peut citer à ce sujet la mise sur pied dans les années '80 d'un réseau d'hébergement pour femmes violentées ou d'organismes pour femmes victimes d'agressions sexuelles. Forts des résultats concluants des travaux de chercheuses féministes, ces groupes de femmes se sont multipliés au fil des années et l'intervention féministe en service social est de nos jours reconnue et préconisée, tant dans les milieux communautaires qu'institutionnels.

Ce mémoire de recherche est divisé en quatre principaux chapitres. Tout d'abord, le chapitre qui suit sera consacré à l'articulation de mes concepts théoriques et à la formulation de mon problème de recherche. Pour bien expliquer et comprendre les

objectifs visés par cette recherche, quatre principaux concepts théoriques seront utilisés au cours de ce chapitre; **la pauvreté chez les femmes, les rapports sociaux de genre, la production / reproduction domestique et les espaces féminisés.**

Le chapitre suivant exposera les différentes stratégies méthodologiques utilisées au cours de ma démarche de recherche. Je décrirai alors les étapes suivies lors de ma cueillette de données et justifierai mes choix méthodologiques.

Par la suite, vient l'analyse de mes données qui sera divisée en deux principales parties. D'une part, je décrirai la dynamique des groupes observés et exposerai les données recueillies en ce qui a trait au vécu des femmes dans l'espace privé. Pour la deuxième partie de ce chapitre, je reviendrai sur les différents concepts élaborés lors de mon contexte théorique en établissant des liens avec mes données recueillies sur le terrain.

Finalement, en guise de conclusion, j'aborderai les différentes idéologies véhiculées dans les organismes de cuisines collectives comme facteurs influents de l'expérience des participantes. Je discuterai aussi des enjeux soulevés par ma recherche en ce qui a trait à ces organismes tant pour les femmes participantes que pour la pratique du service social.

CHAPITRE PREMIER

CONTEXTE THÉORIQUE

Articuler une problématique de recherche sur les cuisines collectives sous l'angle des rapports de genre nous renvoie à quatre principaux concepts qui sont étudiés au cours de ce chapitre. En guise de toile de fonds, je discuterai dans un premier temps de la **pauvreté chez les femmes** et de la conceptualisation des **rapports sociaux de genre**. Il est essentiel pour moi d'approfondir le phénomène de pauvreté vécu spécifiquement par les femmes, phénomène qui s'accroît de plus en plus de nos jours et qui touche une grande majorité de participantes aux cuisines collectives. De plus, le concept de rapports sociaux de genre me semble le plus approprié pour rendre compte de cette situation puisqu'il permet de conceptualiser les rapports de domination. D'ailleurs, dès l'origine de ce projet, je m'interrogeais sur la reproduction de cette domination au sein des cuisines collectives. Comme nous le verrons, la situation est plus complexe qu'elle ne pouvait paraître à priori.

Pour bâtir mon cadre théorique, je me suis aussi intéressée à la notion de production / reproduction domestique. L'histoire des femmes et les multiples perceptions véhiculées par les auteures féministes sont particulièrement instructives à ce sujet. D'autre part, le concept d'espaces féminisés, développé par les géographes socialistes féministes (Pelletier 1987), mettant en parallèle l'espace privé et les cuisines collectives comme espaces publics mais aussi comme espaces féminisés, est au centre de la problématique que je propose.

1.1. LA PAUVRETÉ CHEZ LES FEMMES AU QUÉBEC

Toute personne qui s'intéresse au phénomène des cuisines collectives est rapidement confrontée à la pauvreté vécue par la majorité des participantes aux groupes de cuisine. Toutefois, il est selon moi essentiel de dépasser la vision « matérialiste » en lien avec une analyse de classe marxiste qui peut facilement être privilégiée pour comprendre cette forme d'aide alimentaire. En effet, même si les cuisines collectives symbolisent des enjeux économiques importants tant pour les femmes que les hommes, l'oppression principale des femmes origine selon moi, en tout premier lieu, des inégalités dans les rapports sociaux de genre. Je rejoins ainsi les idées mises de l'avant par la vision féministe radicale et entre autre, par Claude Meillassoux (1979), dans son livre « Femmes, greniers et capitaux » qui démontre en quoi les inégalités entre les classes sociales naissent avant tout de l'oppression spécifique des femmes par les hommes.

D'ailleurs, il semblerait que la pauvreté touche plus directement et plus durement les femmes que les hommes au Québec, et ce, en grande partie à cause des inégalités dans les rapports sociaux de genre. En effet, selon le rapport produit lors de la quatrième conférence mondiale des Nations Unies sur les femmes, la féminisation de la pauvreté s'accroît de plus en plus depuis les deux dernières décennies et ce, malgré le fait que l'on constate une augmentation importante de l'accès des femmes au marché du travail. Les chiffres rapportés au sein de ce rapport sont éloquentes; « En 1992, les femmes composaient près de 60% de la population démunie » (Gouvernement du Québec, 1995, p.17). Une autre recherche du ministère de la Santé et des Services Sociaux arrive

sensiblement aux mêmes conclusions. En outre, on constate qu'il n'y a eu aucun changement dans le statut économique des femmes depuis dix ans, comme le démontre cet extrait: « Dans l'ensemble, la pauvreté chez les femmes n'a pas reculé; en 1987, elles forment 59% des personnes vivant sous le seuil de la pauvreté au Canada, soit la même proportion qu'il y a dix ans » (Gouvernement du Québec, 1992, p.8-9). De plus, on rapporte que l'accès des femmes au marché de l'emploi a surtout permis aux familles à deux conjoints d'éviter une plus grande pauvreté, les femmes cheffes de familles monoparentales, qui représentent une famille sur huit, vivent aujourd'hui en grande partie sous le seuil de la pauvreté.

Par ailleurs, il est intéressant de découvrir les différences entre les statuts économiques en lien avec le sexe. Entre autres, une recherche indique que le taux de pauvreté est de 20% plus élevé chez les femmes que chez les hommes (Gouvernement du Québec, 1992, p.16). On constate aussi que la proportion de femmes qui connaissent une pauvreté de longue durée est plus élevée que chez les hommes. En somme, dans l'ensemble, on démontre que les femmes risquent davantage que les hommes de devenir pauvres. De plus, si on considère les effets des différentes réformes de l'assurance chômage des dernières années sur les conditions de vie des femmes, cet écart de statut entre les hommes et les femmes ne risque pas d'aller en s'améliorant.

Qu'est-ce qui fait en sorte que, malgré un plus grand accès au marché du travail, le taux de pauvreté chez les femmes demeure stable? À ce sujet, la littérature consultée relie

deux principales causes à la pauvreté des femmes soient les transformations dans la structure familiale et les inégalités reliées au marché du travail.

D'une part, plusieurs auteurs identifient les modifications dans la structure familiale comme un des principaux facteurs d'appauvrissement (Conseil économique du Canada 1992; Leboeuf 1991; Gouvernement du Québec 1992). En effet, les changements dans la famille tels que ruptures ou divorces signifient bien souvent la précarisation des conditions de vie des femmes. Comme le souligne le Conseil économique du Canada dans son étude sur les nouveaux visages de la pauvreté, « ...le risque de devenir pauvre au moment de l'éclatement de la famille est de beaucoup supérieur à la norme. » Louise Leboeuf (1991), dans son article « Les femmes et la pauvreté », s'appuie également sur les statistiques du Conseil national du bien-être social en établissant un lien entre le statut matrimonial et familial des femmes et leur situation de pauvreté. Selon cette auteure, 75% des mères célibataires et 52% des mères seules déjà mariées sont pauvres comparativement à 7% chez les femmes mariées de moins de 65 ans. Ces chiffres démontrent bien comment, en situation de rupture avec le conjoint, les femmes se retrouvent souvent dans la pauvreté. De plus, en considérant que plus de 80% des chefs de familles monoparentales sont des femmes et que de 1975 à 1990, le nombre de familles monoparentales s'est accru de 38%, on peut comprendre davantage le phénomène de paupérisation affectant les femmes (Gouvernement du Québec, 1992).

Par ailleurs, une autre cause de la pauvreté des femmes recensée à travers les écrits est celle de l'inégalité produite dans les structures mêmes du marché du travail. D'une part,

la pauvreté est souvent associée à une faible scolarisation et à une difficulté d'insertion sociale et professionnelle (Gouvernement du Québec, 1992). Toutefois, les femmes semblent être davantage touchées que les hommes par ces facteurs car pour un même niveau de scolarité, il semblerait qu'elles gagnent moins que leurs collègues masculins (Leboeuf, 1991). En effet, selon les statistiques du Conseil national du bien-être social, pour un travail équivalent, les femmes ne touchent encore qu'environ 65% du salaire des hommes (Conseil National du Bien-Être Social, 1990).

On constate donc que la pauvreté est vécue différemment selon le sexe et chez les femmes, il semblerait qu'elle origine principalement des inégalités dans les rapports sociaux de genre.

1.2. CONCEPTUALISATION DES RAPPORTS SOCIAUX DE GENRE

Articuler la notion de « rapports sociaux de genre » au sein de ma problématique de recherche m'apparaît essentiel, cette notion me servant de guide pour l'analyse tout au long de ma démarche.

Pour ce faire, je reprendrai tout d'abord les concepts élaborés lors de l'Atelier international sur les femmes et le développement en 1990-1991, tenu à l'Université Laval, qui donnent une définition assez générale des « rapports sociaux de genre ». Telle qu'elle a été définie lors de l'atelier, cette notion fait référence aux « rapports de genre ». La notion de « genre » a été présentée comme suit:

...construction sociale et culturelle sur la base des différences de sexe ; « sexe social » ; construction et intégration des normes de ce qui est masculin et féminin ; appartenance à la catégorie « homme » ou « femme », non pas sur la base de la physiologie (organes génitaux) mais sur celle des attributs accordés socialement et culturellement aux membres des deux groupes... (Richardson, 1994, p.244)

Selon certaines sociologues féministes, la notion de « rapport social de genre » fait suite aux résultats des déconstructions féministes des années 1970 (Daune-Richard et Devreux, 1992). Tout d'abord, on observe une déconstruction des catégories biologiques sur lesquelles on s'appuyait en sciences sociales. Ainsi, il faut dépasser une conception essentialiste du genre pour considérer les deux catégories de genre comme des éléments inséparables d'un système structural (Mathieu, 1971 ; in Daune-Richard et Devreux, 1992). Comme le rapportent Daune-Richard et Devreux, il existerait, « au sein de toute société, de tout système social, un « système des sexes ».

Ensuite, un autre élément de ces déconstructions féministes fait référence au rapport social présent dans ce « système des sexes ». Les catégories de genre ne pourraient donc plus être considérées séparément car elles se définiraient *dans et par leur relation*.

Suite à ce travail de déconstruction, plusieurs théories féministes sont apparues pour définir les rapports sociaux de genre (Delphy, 1970; Guillaumin, 1978; Daune-Richard et Devreux, 1992). Delphy parle d'exploitation patriarcale des femmes par les hommes, où le mode de production domestique (éducation des enfants, entretien ménager etc.),

constituerait le lieu principal de l'exploitation des femmes. Pour sa part, Guillaumin amène l'idée de « sexage », où non seulement les femmes sont opprimées et exploitées à travers leur force de travail mais aussi à travers l'appropriation de leur corps en entier, comme « porteuses de force de travail » (Guillaumin, 1978, p. 52).

À l'instar de ces différentes théories féministes, certaines auteures vont encore plus loin, en voulant dépasser la simple vision de la famille comme lieu d'origine de l'oppression des femmes par les hommes. Selon ces auteures, les rapports sociaux de genre sont: « ...transversaux à l'ensemble de la société et sont donc présents et actifs dans tous les champs sociaux (y compris les espaces non mixtes)... » (Daune-Richard et Devreux, 1992, p.24), ce qui inclurait autant les espaces où on retrouve majoritairement des hommes autant que ceux où on peut noter une forte présence féminine. Il serait donc possible d'observer les iniquités dans les rapports sociaux de genre dans l'ensemble de la société et ce, même dans les groupes non-mixtes.

Cette conceptualisation des rapports sociaux de genre semble la plus pertinente en regard de la présente recherche étant donné qu'un des objectifs de ma démarche est de comprendre comment un lieu, regroupant majoritairement des femmes, peut tout de même constituer un endroit de reproduction des rapports patriarcaux de genre.

De plus, les définitions présentées précédemment nous présentent les rapports sociaux de genre en terme d'appropriation, d'exploitation des femmes. Tout en tenant compte de ses positions théoriques, (avec lesquelles je suis en parfait accord), il fut important

pour moi d'ajouter à cette perspective la notion de changement. En fait, il s'agissait de voir en quoi les femmes pouvaient devenir des agentes de changement au sein de ces rapports de genre. Ainsi, selon ma perspective théorique, les rapports patriarcaux de genre seront perçus dans leur complexité c'est-à-dire sous l'angle de la reproduction, de la redéfinition et des manifestations de contestations des femmes face à cette organisation sociale.

1.3. LA PRODUCTION DOMESTIQUE À TRAVERS L'HISTOIRE

Le phénomène des cuisines collectives nous renvoie indéniablement à la production domestique. En effet, bien que les activités produites au sein des groupes de cuisine sont effectuées à l'extérieur de l'espace domestique, celles-ci demeurent étroitement en lien avec la production domestique (produire des petits plats à moindre coût pour nourrir sa famille). Il me semble donc intéressant de faire un bref retour dans l'histoire de la production domestique pour voir comment son organisation s'est transformée et ce, toujours au détriment de l'autonomie et de la liberté des femmes.

En effet, d'aspect collectif, empreinte de solidarité et d'entraide féminines, il semblerait que la production domestique s'est peu à peu modernisée, isolant ainsi les femmes dans leur foyer respectif et les privant du pouvoir retiré collectivement. Voyons donc plus en détails comment ce phénomène se traduit à travers la vie des femmes, au fil des époques.

Au 19^e siècle, les tâches domestiques assumées par les femmes revêtent bien souvent un caractère collectif, (femmes de la famille étendue et du voisinage) (Collectif Clio, 1992; French, 1986; Pelletier, 1987; Vandelac et al., 1985). À cette époque, la maison représente un lieu de rencontre, de socialisation, de transmission des traditions et des pouvoirs pour les femmes. Outre cet endroit où des réseaux de soutien et d'entraide se tissaient, certains auteurs rapportent la signification que pouvaient représenter les grandes corvées féminines en tant que lieu communautaire féminin. Ces activités sont présentées comme des « espaces de pratiques féminines » privilégiés de par leur possibilité de formation, de socialisation et de culture pour les femmes (Pelletier, 1987).

Loin de moi l'idée d'avancer que les femmes ne vivaient aucune oppression à cette époque. En effet, certains auteurs dénoncent la subordination des femmes de par les rapports de conjugalité, faisant en sorte que le « produit de son travail n'entre dans le circuit domestique que par le truchement d'un homme » (Meillassoux, 1975, p.120). Toutefois, il est possible de constater que certains éléments contribuaient à reconnaître leur rôle indispensable au sein des collectivités. D'une part, on rapporte la notion d'unité très présente à l'époque et qui fait en sorte que la vie quotidienne n'est pas divisée en sphères telles que privé et public, travail et foyer etc.(Ehrenreich et English, 1982; Dandurand, 1990; Langlois, 1990). D'autre part, on parle d'un phénomène de « gynocentrisme » où: « ...les femmes, aussi subalternes soient-elles, ne sont pas réduites à l'état de servantes, sans pouvoir aucun : au contraire, dans les zones auxquelles les hommes les confinent, elles règnent en maîtresses... (Vandelac et al., 1985, p.71)

Aussi, au milieu du 19^e siècle, avec l'arrivée de l'industrialisation, il semblerait que ces lieux de « pouvoir » assignés aux femmes vont disparaître pour faire place à une plus grande division du travail hommes / femmes et à l'isolement des femmes dans leur foyer respectif:

Le travail quotidien des ménagères se fait de plus en plus isolé, dépendant du marché, déqualifié, répétitif et invisible. Du même coup, leur rôle économique est masqué, leur pouvoir social s'érode, leur dépendance s'accroît. Alors qu'on prétend que la technologie domestique et les sciences ménagères les « libèrent », elles doivent assumer seules un ensemble d'activités domestiques par ailleurs déqualifiées et dévalorisées (Vandelac et al., 1985, p.330).

C'est ainsi que, comme le rapportent certains écrits, la sphère domestique perd alors totalement sa fonction économique officielle pour être reléguée dans l'économie fantôme (ILLICH, 1981). Certains auteurs définissent ce phénomène comme étant la « domestication des femmes », lequel consiste à reléguer les femmes aux travaux ménagers et à l'espace domestique (Richardson, 1994). Aussi, plusieurs études démontrent que contrairement à une amélioration des conditions de vie des femmes, la « domestication des femmes » a engendré un appauvrissement général des femmes et une perte du support social dont elles bénéficiaient par le passé (Dagenais, 1994 ; French, 1986).

La « superwoman » des temps modernes

De nos jours, outre la présence de plus en plus accrue des femmes à l'intérieur de la sphère publique, il semblerait que la division traditionnelle des rôles hommes / femmes perdure. Comme Guillot et Neyrand le démontrent:

Alors même que la tendance actuelle est à un investissement croissant de l'activité professionnelle par les femmes et de l'espace privé par les hommes, la spécialisation traditionnelle qui liait femme et domaine privé et homme et domaine public perdure (Guillot et Neyrand, 1985, p.55).

Aussi, depuis quelques années, les différentes recherches québécoises qui se sont intéressées à la question de la conciliation travail / famille posent les mêmes constats concernant la lente évolution du partage des tâches domestiques. Les femmes demeurent majoritairement les seules responsables des responsabilités familiales même si elles ont augmenté leur temps de travail salarié (Corbeil et Descarries, 1994 ; Dandurand et Descarries, 1992; Mercier, 1990; Vandelac et al., 1985). Il en résulte ainsi une double tâche qui ne symbolise pas vraiment l'autonomie et la « libération » des femmes. Voyons comment Corbeil et al. (1994) présente l'insertion des femmes sur le marché du travail et la double tâche qui en résulte:

...après avoir obtenu la qualification nécessaire à leur insertion en emploi, après s'être conformées au modèle du travailleur masculin et pliées à une culture organisationnelle androcentriste, les femmes contribuent dorénavant de manière substantielle au budget familial – dans le cas des mères monoparentales, c'est presque la totalité -, en plus de prendre en charge une large part des

responsabilités familiales et des tâches domestiques. Mères consciencieuses, bonnes employées et compagnes attentives, elles assument le poids des exigences et des contraintes résultant de leur double statut de mère et de travailleuse. » (Corbeil et al., 1994; p.95)

D'autre part, de nos jours, on a recours à des arguments de type émotif et essentialiste pour expliquer l'assignation des femmes à la production domestique (Vandelac et al., 1985). Guillaumin (1992) explique bien cette idée de nature où l'on considère les femmes d'une nature particulière qui fait en sorte qu'on perçoit leur rôle comme étant *naturellement spécifique* et non *socialement* déterminé. L'idée de nature semble donc être déterminante des rôles que les femmes assument au sein de notre société:

Chacune de nos actions, chacune des actions que nous engageons dans un rapport social déterminé (parler, faire la lessive, faire la cuisine, soigner, faire des enfants, etc.) qui est un rapport de classe, celui qui nous impose les modalités et la forme de notre vie, on l'attribue à une nature qui serait à l'intérieur de nous, et qui - hors de toute relation - nous pousserait à faire tout cela parce que nous serions « programmées pour » que nous serions « faites pour cela », que visiblement nous le « ferions mieux » que quiconque (Guillaumin, 1992, p.75).

Ainsi, l'infériorisation des femmes dans la division des activités domestiques serait davantage reliée à l'utilisation que les sociétés masculines ont faite des arguments de type naturalistes « pour affirmer leur pouvoir et leur contrôle sur les femmes et pour jouir à la fois de leurs forces de travail, de leur sexualité et de leurs capacités de procréation... » (Vandelac et al., 1985, p.329)

La production domestique : autonomie et pouvoir

Pour certains auteurs, l'assignation des femmes à la famille peut représenter aussi une forme d'autonomie et de pouvoir pour ces dernières. De Singly (1987), identifie deux types de stratégies utilisées par les femmes pour s'approprier l'espace domestique. D'un côté, il semble que certaines femmes recherchent la maîtrise, le contrôle de la sphère domestique. Cette maîtrise engendrerait une forme de pouvoir au sein du couple et de la famille pour la femme. De Singly parle alors d'une autonomie qui se définit comme : « ... la maîtrise par la femme de l'univers où elle exerce son travail » (De Singly, 1987, p.156). Cette stratégie utilisée par la femme ferait en sorte que son partenaire est plus comme un « invité » dans *son* espace, « invité » qui n'a rien à dire sur la gestion et le fonctionnement de l'espace domestique. La deuxième stratégie consiste en un désengagement partiel des femmes à l'égard de l'espace domestique. Ce désengagement procure alors une autre forme d'autonomie pour les femmes en favorisant la participation égalitaire du conjoint dans les tâches domestiques.

Par ailleurs, certains auteurs parlent aussi de redéfinition des rôles traditionnels en situation d'exclusion et de pauvreté. On pose l'hypothèse que les femmes, en situation extrême de pauvreté, vont faire évoluer leurs rôles à l'intérieur de leur famille et au sein de la société (Vatz-Laaroussi, 1994). Ainsi, le schème de valeurs se modifie en milieu de pauvreté, passant de l'importance accordée au travail traditionnel à une valorisation des stratégies de débrouillardise et de survie. Les rapports hommes-femmes en sont ainsi transformés;

...les espaces hommes-femmes différenciés traditionnellement par le travail masculin et le foyer féminin se recoupent, se rencontrent et s'imbriquent dans le privé qui n'est plus seulement féminin et le public qui n'est plus seulement masculin (Vatz-Laaroussi, 1994, p.65).

On sort donc du modèle « ménagère-pourvoyeur » pour mettre en œuvre d'autres modes de fonctionnement où l'apport des femmes à la « survie » de la famille est visible et reconnu par les hommes.

1.4. LES CUISINES COLLECTIVES COMME ESPACES FÉMINISÉS

Après avoir discuté des transformations de la production/reproduction domestique, je veux maintenant présenter une problématique des cuisines collectives à travers les rapports sociaux de genre, compte tenu d'une présence majoritaire de femmes au sein de ces groupes.

Comme je l'ai décrit précédemment, c'est dans un contexte de division accentuée du privé et du public que la notion de « famille nucléaire » prend de plus en plus d'importance. Les femmes sont davantage assignées aux espaces de la production domestique (espaces privés) et les hommes à l'espace public. C'est ainsi que l'on assiste à une spécialisation encore plus grande d'« espaces féminisés », de par la privatisation des corvées féminines et de par l'isolement des femmes dans leur foyer respectif (Pelletier, 1987). Selon Pelletier (1987), les espaces féminisés sont:

Des espaces dévolus, imposés aux femmes de par leurs fonctions de reproductrices biologiques et sociales de la force de travail ; ces espaces qui réfèrent à la production familiale et à ses extensions dans la production-reproduction socialisée. (Pelletier, 1987, p.178)

Selon certaines géographes socialistes féministes, la féminisation de ces espaces résulterait du maintien des rapports patriarcaux de genre dans les sociétés capitalistes avancées.

Il est intéressant ici d'approfondir cette notion d'«espace féminisé» afin de bien situer ce concept à l'intérieur de mon processus de recherche. En sociologie, la notion d'espace traduit une conception de la vie en société et par le fait même, des rapports sociaux (De Coster, 1992). En abordant la notion d'espace social, De Coster s'inspire des idées de Goffman (1973) qui propose une distinction intéressante entre l'espace privé et l'espace public, en faisant une analogie à partir de la représentation dramatique. En fait, selon l'image amenée par cet auteur, l'espace public évoquerait la scène au théâtre alors que l'espace privé pourrait être représenté par les coulisses. Ainsi, en confinant les femmes à l'espace privé de par leur rôle au sein de la production familiale, celles-ci seraient constamment reléguées à travailler dans l'ombre, d'où l'analogie avec les coulisses au théâtre.

Toutefois, comme on l'a vu précédemment, les espaces féminisés peuvent se former aussi au sein de l'espace public (extension dans la production-reproduction socialisée).

Comme extension de la production familiale, les espaces féminisés d'aujourd'hui

peuvent-ils représenter des lieux de pouvoir pour les femmes? À ce sujet, les avis semblent partagés. Certains auteurs citent comme exemple les lieux de consommation tels les grands magasins ou centres d'achats (Dagenais, 1980; Enjeu et Savé, 1975; Perrot, 1980). On dit qu'autrefois, les femmes bénéficiaient d'un certain pouvoir au marché, elles y exerçaient vigilance et contrôle. De plus, les marchés représentaient un lieu privilégié d'échange et d'entraide féminine au 19^e siècle. Toutefois, les centres d'achat ont rapidement pris une toute autre signification pour les femmes, comme l'affirment certains auteurs:

La structure des magasins, des équipements, reproduit celle du logement; les femmes y sont, malgré les apparences, isolées les unes des autres... Partenaires inégales dans l'échange, elles ne peuvent efficacement peser sur le marché; elles ne font pas les prix et peu la mode. (Enjeu et Savé, 1975, p.41)

D'autres auteurs tentent de démontrer comment les extensions de la production familiale dans le social ont favorisé l'émergence des femmes de la sphère privée et la reconnaissance et la valorisation de leur rôle par les dirigeants. Une vaste recherche historique menée par Yolande Cohen (1990) sur les Cercles de fermières au Québec tire comme conclusion que l'accès des femmes à ce genre de regroupement a favorisé le développement de leur autonomie et leur reconnaissance dans les sphères étatiques.

Quoique contestées par plusieurs féministes, (certaines chercheuses critiquant les idées essentialistes mises de l'avant par Cohen dans sa recherche), ces conclusions méritent une certaine réflexion en regard des espaces féminisés et de leur extension dans la

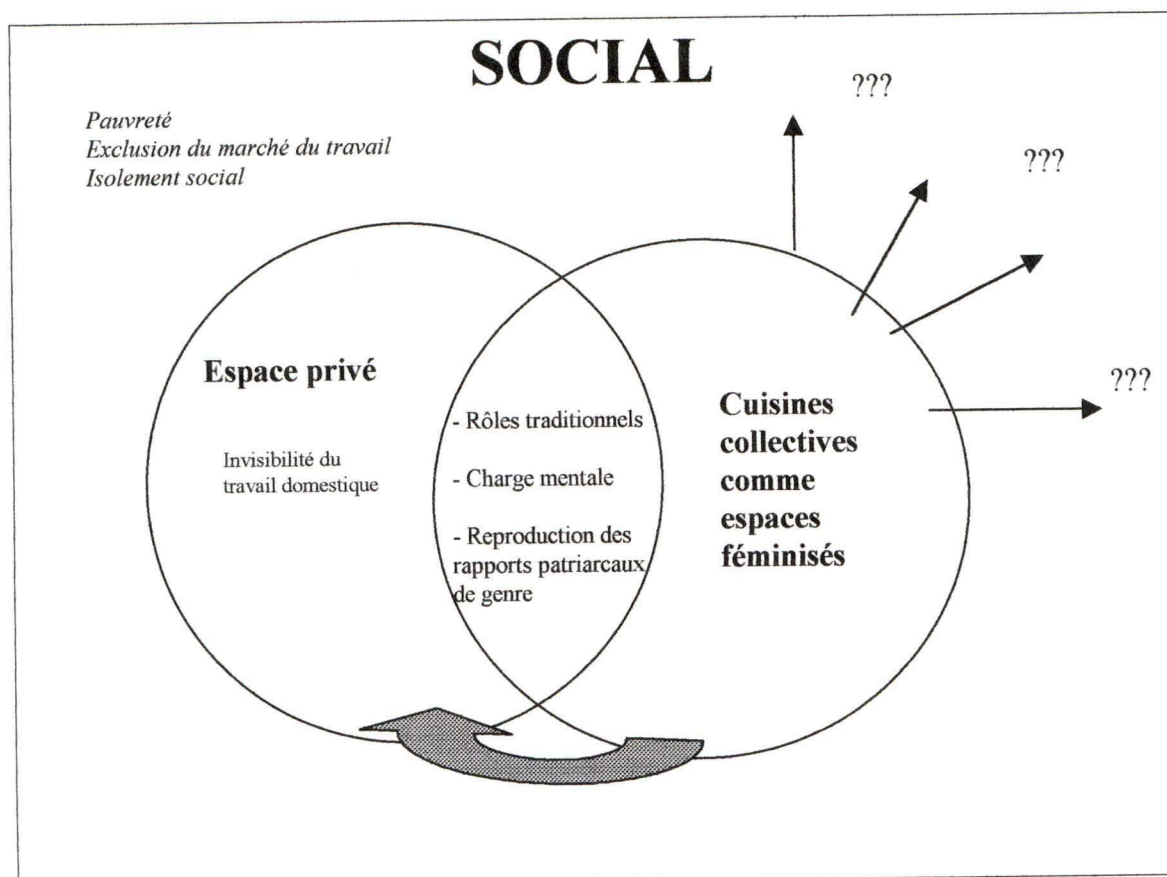
production-reproduction socialisée. Même si le produit du travail effectué dans les Cercles de fermières demeure strictement rattaché à la famille et à la production domestique, il semblerait, selon Cohen, que ces organisations ont contribué à l'émancipation des femmes en favorisant l'autonomie, la prise en charge et l'entraide féminine. En est-il ainsi pour les groupes de cuisines collectives? Certes, il semble évident que ce genre de groupe contribue à transmettre plusieurs savoirs à propos de la production familiale. En effet, même si ces groupes s'organisent et se déroulent au sein de l'espace public, j'ai pu constater qu'un des objectifs poursuivis par les participantes demeure étroitement en lien avec la production familiale (effectuer la cuisine pour la famille à un moindre coût). Qu'en est-il du potentiel de solidarité, d'entraide et de prise en charge que l'on retrouve à l'intérieur de ces groupes? Les groupes de cuisine collective peuvent-ils constituer des lieux semblables à ceux que l'on retrouvait au siècle dernier, à l'époque des corvées collectives féminines, ou représentent-ils une simple extension de la production-reproduction familiale au sein de la société?

Selon ma perspective, bien que les cuisines collectives confinent parfois les femmes dans des rôles traditionnels, ces espaces, parce qu'ils permettent aux femmes d'émerger du privé pour s'inscrire dans un espace public, peuvent mettre en place d'autres logiques de participation et d'exercice de la citoyenneté. C'est bien là toute la logique paradoxale à laquelle nous renvoie une lecture féministe des cuisines collectives. En effet, autant les cuisines collectives peuvent se rapprocher du caractère opprimant des espaces privés, autant elles peuvent être un lieu de transition pour les femmes, du privé

au public, avec tous les impacts positifs qu'une telle transition peut engendrer (prise de pouvoir, reconnaissance du rôle des femmes, prise de parole, etc.).

En plaçant le concept d'espace féminisé au centre de l'analyse des données qui seront recueillies, je souhaite faire ressortir les enjeux et paradoxes liés au fonctionnement des cuisines collectives pour la condition de vie des femmes. Mon projet est de situer ces enjeux en regard du travail domestique des femmes mais aussi du point de vue de l'action des femmes pour l'amélioration de leurs conditions d'existence et ce, plus particulièrement dans des milieux défavorisés économiquement et socialement. Je présente une synthèse de mon questionnement dans le schéma qui suit.

Schéma 1 : Le concept d'espaces féminisés au centre de l'analyse



Ainsi, les notions d'espace privé et d'espace féminisé se caractérisent par un même potentiel de reproduction des rôles traditionnels, de charge mentale et de reproduction des rapports patriarcaux de genre. Toutefois, je m'intéresse aux cuisines collectives comme espace de transition entre le privé et le public, le domestique et le communautaire. Dans cette perspective, les habiletés culinaires traditionnellement associées aux femmes peuvent devenir un levier de participation sociale et d'engagement dans la communauté.

Sur la base de cette problématique, mon projet de recherche vise les objectifs suivants :

- a) Observer et décrire la dynamique au sein des groupes de cuisines collectives pour comprendre comment les femmes y articulent la charge mentale, la production alimentaire et la gestion domestique (budget, planification, rôles parentaux, dynamiques conjugales et familiales)
- b) Par une série d'entrevues auprès de participantes, saisir la dynamique de l'univers domestique du point de vue de ces mêmes questions
- c) Identifier les modalités opprimantes et / ou émancipatoires des cuisines collectives pour les femmes et plus spécifiquement saisir comment cette forme d'organisation du travail domestique favorise une reproduction / transformation des rapports sociaux de genre

- d) Mettre en évidence l'influence des différentes idéologies véhiculées dans les organismes de cuisines collectives sur l'expérience des femmes participantes et soulever certains enjeux face aux différents courants de pensée entourant les cuisines collectives.

CHAPITRE DEUXIÈME
STRATÉGIES MÉTHODOLOGIQUES

***D**e quelques considérations méthodologiques...*

Dans le cadre de ce projet de recherche, l'utilisation d'une méthodologie de type qualitative est essentielle pour atteindre les différents objectifs poursuivis. En effet, je cherche à comprendre et à analyser la situation spécifique des femmes au sein des groupes de cuisines collectives, dans une perspective de rapports sociaux de genre. Aussi, à l'aide de ma cueillette de données, il s'agit pour moi de problématiser, sous l'angle théorique des espaces féminisés, le phénomène des cuisines collectives.

Comme complément à ce choix méthodologique, l'organisation et la planification des diverses activités de recherche ont été étroitement liés aux principes et objectifs de la recherche féministe¹. Tout d'abord, le vécu des femmes participantes a été identifié comme l'élément central de cette recherche. C'est à partir de ce vécu que j'ai pu construire ma problématique en lien avec mon contexte théorique préalablement défini. Mayer et Ouellet (1991) décrivent bien, selon moi, ma façon de percevoir le vécu des femmes à l'intérieur du processus de recherche, lorsqu'ils abordent les paramètres « définisseurs » de la recherche féministe. Ainsi, ils affirment qu'en recherche féministe, les expériences de femmes sont le point de départ de la recherche :

¹ Plusieurs écrits à propos de la recherche féministe et des éléments de sa méthodologie ont été produits depuis quelques années. Un des écrits qui m'a inspiré pour définir ma méthodologie est le texte de Margaret Beatie intitulé « La recherche féministe; recherche novatrice ». Certains compléments ou précisions dans mes démarches ont aussi été ajoutés suite à ma participation au séminaire de recherche

Ce paramètre signifie concrètement que des expériences de femmes suggèrent et alimentent la recherche. Évidemment, cela n'exclut pas que, dans certaines recherches, on élabore au préalable un cadre conceptuel basé sur une recension des écrits. Peu importe que l'on adopte un mode inductif ou déductif de pensée, la préoccupation première d'une chercheuse féministe est une préoccupation vécue par des femmes. (Mayer et Ouellet, 1991; p.122)

Aussi, comme je l'ai proposé précédemment, il est primordial de garder à l'esprit que l'oppression des femmes et les inégalités inhérentes aux rapports sociaux de genre peuvent être présentes et actives un peu partout au sein de la société, y compris dans les espaces non-mixtes. Cependant, loin de moi l'idée d'étiqueter les femmes participantes aux cuisines collectives comme des « opprimées » ou des « victimes », mais bien de saisir et de comprendre ce que représente cette participation pour les femmes, tant dans ses aspects positifs que négatifs. En recherche féministe, cette préoccupation représente un des postulats de base de toute chercheuse féministe soit celui de reconnaître l'oppression des femmes engendrée par les inégalités entre les genres.

Dans cette perspective, j'ai décidé de participer à des groupes de cuisine pour connaître de manière expérientielle le travail de ces femmes, ce qui rejoint un autre principe important de la recherche féministe. Finalement, un des objectifs visés par la recherche féministe est sans contredit la conscientisation des femmes et l'action sociale pouvant en découler. Ainsi, les réflexions émanant de cette recherche pourront servir, du moins je le souhaite, de réflexion et de conscientisation pour les intervenantes et les

participantes gravitant dans les organismes de cuisines collectives. Des rencontres sont d'ailleurs prévues au terme de ma démarche pour la transmission de mes résultats aux organismes et personnes ayant contribué à cette recherche.

Aux limites inhérentes à ces choix...

Il va sans dire que certaines limites personnelles et professionnelles étaient prévisibles en regard de ce projet de recherche. D'une part, il y a les distances qui pouvaient s'établir entre la chercheuse et les sujets, de par mon statut d'étudiante universitaire. Cette possibilité de distance a toutefois être atténuée compte-tenu des nombreux points en commun qui me liaient aux sujets, étant moi-même une femme, à ce moment-là future mère de famille et, comme la majorité des étudiants-es, vivant depuis plusieurs années sous le seuil de pauvreté.

Les limites identifiées au départ se sont donc situées à un tout autre niveau lors de mon travail sur le terrain. En effet, j'ai eu parfois de la difficulté à prendre du recul face aux groupes rencontrés, devenant moi-même partie prenante de leur dynamique et de leur quotidien. Je constate toutefois que ces limites peuvent constituer autant des points forts de ma recherche; la proximité créée auprès des participantes m'ayant donné accès à une foule d'informations difficilement observables de l'extérieur. N'est-ce pas là un des précieux apports de la recherche féministe effectuée jusqu'à présent?

2.2. INSTRUMENTS D'OBSERVATION ET COLLECTE DE DONNÉES

Observation participante

L'observation participante est, selon moi, un outil privilégié pour comprendre et saisir en profondeur le vécu des femmes participantes aux groupes de cuisines collectives. Essentiellement, elle m'a permis d'analyser de l'intérieur le vécu des participantes, autant à travers des conversations plus informelles que dans les comportements non-verbaux. Comme l'ont défini Mayer et Ouellette (1991), l'observation participante est une méthode de recherche qualitative où:

...le chercheur se pose à la fois comme sujet et comme objet dans cette approche: il se place dans la communauté qu'il étudie pour la comprendre plus à fond et pour en comprendre le vécu, tout en gardant la distance de l'observation. Il se veut à la fois dans le milieu et hors de lui, une démarche qui l'amène de la théorie à la pratique, de sujet observant à sujet participant.

L'observation participante a été réalisée au sein de quatre groupes de cuisine faisant partie de trois organismes différents de cuisines collectives. Plusieurs éléments justifient cette stratégie d'échantillonnage. D'abord, il était pertinent de varier les lieux où j'effectuais ma collecte de données car plusieurs différences existent d'un organisme à l'autre; l'ambiance, la perception du service et de la situation des usagères diffèrent parfois, ce qui pouvait faire varier les sentiments des femmes face à leur propre participation au sein des groupes de cuisine. De plus, les groupes rencontrés provenaient de différents milieux (ruraux et urbains), ce qui m'a permis de saisir des

variantes importantes dans leur façon de fonctionner. Ces groupes se distinguaient aussi du point de vue des objectifs poursuivis par l'organisme : importance plus ou moins grande de la dimension économique, prise en charge, insertion sociale. D'ailleurs, selon Fréchette (1997), on peut identifier trois tendances en regard des traits dominants des cuisines, tendances qui suivraient bien souvent les caractéristiques mêmes des leaders à l'origine de l'organisme. D'une part, Fréchette identifie la cuisine axée sur la nutrition et l'économie domestique où les initiatrices de l'organisme sont habituellement des nutritionnistes ou parfois des auxiliaires familiales. Une autre tendance est celle de la cuisine centrée sur la dimension psycho-sociale de l'entraide et de l'utilisation du groupe. Les objectifs visés par ce type de cuisine sont le soutien à la personne et à son milieu de vie, l'expérience de l'assistance mutuelle et des stratégies éducatives et d'acquisition de compétences. Dans ce type de cuisine, on retrouve des animatrices de groupes communautaires ou de pastorale sociale et des intervenantes d'orientation psycho-sociale. Finalement, la dernière tendance observée par Fréchette est celle de la cuisine arrimée au développement communautaire, c'est-à-dire s'insérant dans une démarche de développement local ou d'intervention de quartier. Dans ce type de cuisine, des stratégies d'organisation communautaire et d'économie sociale sont mises de l'avant par des organisatrices communautaires et des leaders du milieu.

À l'instar de Fréchette, il va sans dire que les groupes observés dans le cadre de ma recherche étaient aussi teintés des orientations de l'organisme. D'ailleurs, les leaders des organismes de cuisines collectives observés originaient de milieux très différents : une femme bénévole impliquée dans sa communauté, une travailleuse sociale et un

ancien administrateur scolaire. Nous verrons dans les chapitres suivants l'influence de ces facteurs sur l'expérience des femmes participantes.

L'observation participante s'est déroulée sur une période d'environ cinq mois (mai '97 à septembre '97), période qui m'a permis l'obtention de l'information la plus complète possible en regard de mon projet de recherche. Il était important pour moi d'accorder une durée assez grande en ce qui a trait à l'observation participante, compte-tenu que la plupart des groupes ne cuisinent qu'une fois par mois. Cette durée me permettait donc de bien m'intégrer aux groupes de cuisine observés et d'en saisir la dynamique propre à chacun d'eux. Chaque groupe a été rencontré au moins trois fois, compte-tenu que certains d'entre eux n'ont pas cuisiné durant le mois d'août.

Plus spécifiquement, concernant mon échantillon, j'ai pu participer à un groupe mixte et ainsi, comprendre davantage la dynamique présente entre les hommes et les femmes dans les groupes de cuisine. Cette participation m'a aussi permis, au cours de l'analyse, d'approfondir le concept des « rapports sociaux de genre » développé précédemment. En outre, pour ce qui est de ce groupe mixte, j'ai essayé de répondre à certains questionnements tels que: Est-ce que les membres du groupe jouent un rôle différent selon leur genre? Quels sont les liens entretenus entre les hommes et les femmes au sein du groupe? Est-ce que ces rapports sont différents de ceux qui existent entre les femmes?

Cependant, ma participation à des groupes non-mixtes, (composés seulement de femmes), s'est avérée aussi essentielle en ce qui a trait à ce concept car comme je l'ai déjà énoncé précédemment, les rapports sociaux de genre sont selon moi présents et actifs dans tous les champs sociaux, y compris dans les espaces non-mixtes. J'ai donc observé quels sont les rapports que ces femmes entretiennent avec les hommes (autant leur conjoint que les hommes présents dans leur entourage), quelles sont les principales discussions entre elles entourant ces rapports, quelles sont les inégalités que les femmes nomment face à l'autre genre ainsi que les changements qu'elles identifient depuis le début de leur participation aux groupes de cuisines collectives.

Afin de réaliser ces observations et de répondre à mes différents questionnements, j'ai bâti une grille d'observation (annexe 1) qui me servait de guide lors de la rédaction de mes rapports. Ainsi, après chaque journée de cuisson, je consacrais un certain temps à répondre aux différentes questions de ma grille tout en commençant par inscrire mes impressions générales. Cette partie d'« impressions générales », décrivait, entre autre, l'ambiance entre les participantes et mes « feelings » quant à ce qui se passait dans le groupe et du même coup, me permettait de dégager une première analyse en ce qui concerne la dynamique des groupes. Cette première analyse m'a d'ailleurs amené plus tard à bâtir une typologie en regard des groupes observés, ce que j'élaborerai dans le chapitre suivant. Ma grille d'observation comprenait aussi une partie sur les rapports sociaux de genre où j'inscrivais tout ce qui pouvait être en lien avec les rapports hommes / femmes que ce soit dans les discussions des femmes où dans leurs relations interpersonnelles avec l'homme participant à un des groupes observés. La deuxième

partie de ma grille d'observation quant à elle comportait davantage des observations en ce qui a trait aux cuisines collectives comme espaces féminisés, c'est-à-dire que je m'attardais davantage à l'aspect des rôles traditionnels et à la production/ reproduction domestique tels que vécu par les femmes rencontrées.

Entrevues semi-dirigées

Bien que les données recueillies lors de mes observations participantes me permettaient de répondre à plusieurs de mes questionnements de recherche, je me suis vite aperçue que certains éléments, tels que la production domestique et les relations hommes-femmes, n'avaient pas été assez approfondis, une « double » stratégie méthodologique devenait donc essentielle pour compléter ma cueillette de données. En ayant recours à des entrevues auprès des participantes, je pouvais ainsi aller plus loin dans mes questions de recherche tout en vérifiant mes premières observations.

Pour bâtir mon échantillon, j'ai choisi de recruter mes interviewées auprès des femmes avec lesquelles je participais déjà au sein de leur groupe de cuisine. Le contact étant déjà établi avec ces participantes, il m'était alors plus facile d'aborder en entrevue des sujets plus intimes tels que l'organisation domestique et les relations avec leur conjoint. J'ai donc remis une lettre d'invitation à toutes les femmes des groupes auxquels je participais (annexe 2). Toutes ont accepté, je me suis toutefois assurée d'en rencontrer au moins deux par groupe de cuisine. Ainsi, au total, 9 femmes ont été rencontrées en entrevues individuelles.

Privilégiant une méthodologie féministe dans le cadre de ce projet de recherche, la grille d'entrevue a été conçue dans le but de donner le plus de place possible au discours des femmes, celles-ci étant considérées comme des « expertes » pour décrire leur propre situation. J'ai donc opté pour un type d'entrevue semi-directif. Ainsi, j'ai préparé préalablement une grille d'entrevue (annexe 3) comportant trois axes principaux en lien avec ma recherche. Le premier axe visait à comprendre davantage le vécu des participantes aux cuisines collectives en tant qu'espaces féminisés. C'est à ce moment que j'explorais l'histoire de la femme comme participante au groupe, comment était-elle arrivée à ce groupe et quels étaient les objectifs qu'elle visait? À travers ce premier axe, j'essayais de découvrir aussi l'ouverture sur l'extérieur qu'avait pu créer la participation de cette femme dans le groupe de cuisine, soit par l'entremise d'activités organisées par l'organisme ou encore dans des réseaux d'entraide et d'amitié fonctionnant à l'extérieur du groupe. Le deuxième axe de l'entrevue recouvrait quant à lui deux principaux sous-thèmes. Tout d'abord, je cherchais à connaître le vécu des femmes au sein de leur famille et plus précisément en ce qui a trait à la production/reproduction domestique. De plus, le second sous-thème abordait les relations hommes/femmes, directement dans les groupes de cuisines collectives. Lorsqu'aucun homme ne participait au groupe de l'interviewée, je demandais alors à la femme son opinion sur la présence éventuelle d'un homme à son groupe de cuisine. Le troisième axe consistait en quelques renseignements généraux portant sur l'âge de la participante, son statut familial, son origine et son occupation actuelle.

La durée des entrevues a été d'environ 45 minutes à une heure. Avec le consentement des interviewées, les entrevues ont été enregistrées et retranscrites pour faciliter l'analyse des données. Aussi, tout comme lors de mes observations participantes, je me suis réservée un moment de réflexion après chaque entrevue, moment où je rédigeais mes impressions générales quant au déroulement de la rencontre. Ces informations seront très importantes lors de l'analyse, notamment en ce qui concerne le contenu latent des entrevues.

Le portrait socio-démographique des femmes rencontrées en entrevue s'est avéré riche et diversifié, ce qui, selon la littérature recensée (Racine; 1997), est représentatif de la diversité des participantes que l'on retrouve habituellement dans les groupes de cuisines collectives. Tout d'abord, on y retrouve une diversité dans l'âge, variant de la fin de la vingtaine à la fin de la cinquantaine. Cette donnée est intéressante en termes de transmission des savoirs traditionnellement associés aux femmes. Aussi, contrairement à ce que l'on pourrait croire lorsqu'on pense aux participantes d'organismes d'aide alimentaire, le revenu familial des interviewées différait d'une participante à l'autre, certaines vivant sous le seuil de la pauvreté alors que d'autre se situant davantage dans la classe moyenne.

Plusieurs points en commun unissaient aussi ces femmes. D'une part, toutes les femmes interviewées vivaient en couple, six d'entre elles étant mariées et trois conjointes de fait. Cette donnée est différente du statut marital des participantes recensé dans d'autres recherches. Entre autre, citons Racine (1997) qui dénombre près de la moitié des

participantes de son échantillon comme ayant un statut familial monoparental alors que seulement 30% vivait conjointement avec des enfants.

Aussi, à l'instar de d'autres recherches portant sur les cuisines collectives (Noraz, 1996; Racine, 1997), la grande majorité des femmes rencontrées en entrevue travaillait à la maison à l'exception de deux d'entre elles qui cumulaient un emploi à temps partiel à l'extérieur et les responsabilités domestiques et d'une autre travaillant à temps plein. Le revenu familial était donc assuré pour quatre de ces femmes par leur conjoint travaillant à l'extérieur, deux autres vivant de l'aide sociale et les trois autres cumulant leurs propres revenus de travail et le revenu de leur conjoint.

D'autre part, à l'exception d'une jeune femme âgée dans la vingtaine, toutes les participantes aux entrevues avaient un ou plusieurs enfants, leur nombre variant de 1 à 5 enfants par famille. Une autre donnée socio-démographique intéressante à l'égard de cette recherche est l'origine des participantes. Cinq des femmes rencontrées en entrevue originaient de l'extérieur de la région où se situait la cuisine collective. La plupart d'entre elles ont d'ailleurs identifié leur groupe de cuisine comme étant un élément important à leur intégration dans leur nouvelle communauté.

2.2. STRATÉGIES D'ANALYSE

Deux principales sources d'informations ont été utilisées afin de procéder à l'analyse, soient : les rapports d'observation participante et les entrevues enregistrées et retranscrites.

Dans un premier temps, j'ai effectué une pré-analyse du matériel recueilli en organisant les données et en procédant à plusieurs lectures, ce qui m'a permis d'obtenir une vue d'ensemble de mon matériel.

Par la suite, j'ai regroupé les éléments abordés par thèmes en utilisant une stratégie mixte, telle qu'élaborée par L'Écuyer. Comme il l'explique en ce qui concerne la stratégie mixte : « ... une partie des catégories sont préexistantes au départ tandis que le chercheur laisse place à la possibilité qu'un certain nombre d'autres soient induites en cours d'analyse soit en sur des catégories existantes, soit en remplacement de certaines. »² C'est ainsi qu'à partir de certains thèmes préalablement définis en regard de mon contexte théorique, j'ai fait émerger d'autres thèmes en cours d'analyse tels que le rapport aux règles et la représentation pour les participantes d'un univers de travail, ce qui m'a permis d'approfondir et de reconstruire les différents concepts élaborés au cours de mon contexte théorique. Aussi, j'ai réalisé une lecture verticale de mes rapports d'observation et de mes entrevues mais aussi une lecture horizontale, c'est-à-dire que j'ai établi des relations entre les observations d'une part, et les entrevues d'autre part. Une fois les différents thèmes élaborés, j'ai divisé mon travail d'analyse en trois principales parties. J'ai d'abord élaboré une description des groupes auxquels j'ai participé et une typologie de ces groupes en regard des thèmes identifiés. Ensuite, je me suis intéressée à la perception des femmes en regard de leur participation à la

² L'ÉCUYER, R. (1985). *L'analyse de contenu : notion et étapes*, in DESLAURIERS, J.P. : *Les méthodes de la recherche qualitative*, Québec, PUQ, (2^e éd. / 1987 : p. 74-75.

production/reproduction domestique dans l'espace privé. Finalement, j'ai effectué un retour sur la problématique présentée dans mon contexte théorique.

Au cours de mon travail d'analyse, j'ai utilisé le logiciel N.U.D.I.S.T. afin de systématiser les données recueillies et d'en approfondir davantage le contenu. L'utilisation de ce logiciel visait aussi des objectifs de familiarisation et d'apprentissage à l'égard d'un outil de plus en plus utilisé en recherche qualitative.

2.3. DIFFUSION DES RÉSULTATS

La diffusion des résultats auprès des organismes à l'étude représente selon moi un élément essentiel compte tenu de l'importante collaboration sollicitée tout au long du processus de recherche. Ainsi, par le biais d'une rencontre dans les organismes visités lors de ma cueillette de données, je pourrai dresser un portrait des impacts de la participation des femmes aux cuisines collectives en regard du développement de réseaux de solidarité et de soutien entre elles. Bien que la finalité de ma démarche de recherche n'en soit pas une d'évaluation mais davantage de compréhension du phénomène, mes résultats pourraient permettre aux intervenantes rencontrées de comprendre davantage la pertinence et les limites du travail réalisé en regard des objectifs poursuivis face à la prise en charge et à l'autonomie des usagères. Aussi, les résultats de ma recherche pourront, je l'espère, susciter une réflexion chez les intervenantes et les participantes en regard de l'idéologie et de la philosophie véhiculée dans les différentes cuisines collectives en Estrie. De plus, par son apport additionnel à

la recherche féministe portant sur la production/reproduction domestique, j'espère ainsi participer aux débats sur la lecture féministe des cuisines collectives au Québec. Entre autres, les réflexions suscitées par la lecture de mon mémoire pourraient être ramenées lors de rencontres avec le Regroupement des cuisines collectives du Québec ou encore dans le cadre de différents colloques portant sur l'aide alimentaire. Finalement, sur la base du présent mémoire, il n'est pas exclu la possibilité de produire un article présentant les résultats de ma démarche dans une revue scientifique en service social.

CHAPITRE TROISIÈME
ANALYSE DES DONNÉES

Le présent chapitre est divisé en trois principales parties. Dans un premier temps, je ferai une description du vécu des participantes dans l'espace privé à l'aide d'entrevues individuelles que j'ai réalisées auprès de certaines d'entre elles. Je pourrai alors cerner quelques enjeux pour les femmes en regard de la production domestique pour finalement bien situer cet espace en regard des cuisines collectives. Dans un deuxième temps, je présenterai les groupes de cuisine avec qui j'ai travaillé lors de mes observations participantes. Cette description me permettra de saisir les dynamiques à l'œuvre dans chacun de ces groupes et d'identifier certaines représentations de la pauvreté, des rapports sociaux de genre, de l'entraide développée dans les groupes etc. Finalement, la dernière partie de mon analyse consistera en un retour sur la problématique et les hypothèses soulevées dans mon contexte théorique.

3.1. LE VÉCU DES FEMMES DANS L'ESPACE PRIVÉ

Lors des rencontres individuelles réalisées auprès d'une dizaine de participantes, je me suis attardée davantage à la perception de ces femmes quant à la place qu'elle occupait à la maison et plus particulièrement en ce qui a trait à la production domestique. Ces constatations étaient selon moi très importantes pour établir d'intéressantes comparaisons entre le vécu des femmes dans l'espace privé, comme responsables de la production domestique et l'expérience de celles-ci aux cuisines collectives.

Tout d'abord, il s'est avéré que les femmes rencontrées assument majoritairement l'entière responsabilité des tâches domestiques au sein de leur famille¹. De plus, selon les témoignages de ces dernières, la cuisine prend bien souvent une signification paradoxale pour la femme; tout en représentant parfois un lourd fardeau domestique, la cuisine peut aussi constituer un lieu de pouvoir pour cette dernière. Ainsi, lors des entrevues réalisées auprès des participantes, combien de fois ai-je entendu un double discours, à savoir que les responsabilités en lien avec la production / reproduction domestique leur pesaient lourd sur les épaules mais d'un autre côté, on me disait : « Qu'il ne vienne pas mettre ses pieds dans *ma cuisine* ! » À la lumière de ces constatations, peut-on affirmer que la cuisine, dans le champ domestique, représente un enjeu de contrôle et de pouvoir au sein du couple?

Voyons d'abord les différentes raisons implicites ou explicites, qui motivent les femmes à se réserver, de façon exclusive, les responsabilités domestiques. Dans un premier temps, certaines femmes rencontrées reprochent le manque d'organisation ou de planification de leur conjoint. Leur vision des tâches domestiques apparaît comme étant très différente et plutôt que de tenter d'intégrer le conjoint, la femme préfère qu'il se retire. Elle garde ainsi l'exclusivité en ce qui a trait aux tâches domestiques, les tâches qu'elle réalise lui apportent alors un sentiment de contrôle ou bien une certaine source de valorisation². Toutefois, il va sans dire que ce rôle constitue aussi un fardeau pour la

¹ Cette constatation est corroborée par les plus récentes études féministes sur la production/reproduction domestique. On peut citer, entre autre, Corbeil et Descarries, 1994; Dandurand et Descarries, 1992; Vandelac et al, 1985.

² Cette logique d'appropriation de l'espace domestique des femmes a d'ailleurs été largement explorée par François de Singly (1987) et Jean-Claude Kaufmann (1992).

femme que l'on peut associer au concept de la charge mentale et de la lourdeur des responsabilités domestiques. On peut penser à cette femme qui dit qu'elle aime autant tout faire dans la maison plutôt que de déléguer car lorsque ce n'est pas fait comme il faut, elle doit tout reprendre.

Il y a aussi celles pour qui les responsabilités domestiques font partie de la tradition féminine familiale. On découvre alors une solidarité entre les femmes de la famille plutôt que de recourir à l'aide du conjoint en cas de besoin. C'est ce qu'explique une des participantes lorsqu'elle parle de son rapport à la production / reproduction domestique:

...ça toujours été ça chez nous (en parlant du travail domestique assumé exclusivement par les femmes de sa famille). J'aimais ça garder les enfants, j'aimais ça faire du ménage comme ailleurs, j'allais aider ma sœur... À la maison, c'est dans mes habitudes... (Marie-Claude, entrevue 5)

D'autres participantes assument la totalité des tâches domestiques mais plus avec des sentiments de devoir ou d'obligation. Elles semblent avoir décidé de tout assumer compte-tenu du manque de volonté de leur conjoint à s'impliquer ou de certaines différences quant à la conception des tâches ménagères dans le couple. Voyons comment une des participantes décrit la conception de son conjoint face à l'univers des tâches domestiques :

C'est parce que lui, y lave 2-3 affaires pis il dit qu'il a fait le ménage tu sais... Lui, il le voit pas, il le voit carrément pas, c'est pas parce que sa mère l'a pas élevé de même, il le voit

pas les affaires qu'il y a à faire, c'est comme ça... Tu vois bien telle affaire, non, lui il voit pas ça... Tu sais, il passe le balai et il dit qu'il a fait le ménage, c'est comme ça... Faudrait que je le remercie en plus... (Véronique, entrevue 2)

Une autre nous parle de la double tâche que lui apporte son conjoint lorsqu'il désire s'impliquer dans la cuisine :

Tsé, l'autre fois il a fait un poulet, ça a pris deux rôtissoires, il a fait cuire des patates, ça a pris deux rôtissoires... Finalement, j'aurais dû le faire moi-même, parce qu'il faut que je fasse la vaisselle, pis il faut que je la fasse en double... Mais quand c'est lui qui fait à souper, il me dit : « Je fais à souper, alors mets la table ». Là je mets la table, il met les affaires dans les assiettes et là, il a finit. Alors moi, je ramasse la table, je fais la vaisselle et lui, il ne touche pas à ça... Tsé, lui il a pour son dire, compte-toi chanceuse que je fasse à souper tsé... (Monique, entrevue 7)

Ces extraits nous démontrent bien la signification que peut prendre la préparation de la nourriture selon le rôle qu'on joue dans la cuisine. En effet, alors que les femmes le feraient plutôt par devoir ou obligation, les hommes s'y impliqueraient davantage avec la perception qu'ils accordent un privilège à leur conjointe, (« compte-toi chanceuse que je fasse à souper... »), ou bien par simple plaisir de cuisiner. Prenons comme exemple cette participante, qui raconte qu'elle a commencé peu à peu à impliquer son conjoint dans la cuisine en lui demandant de préparer un repas par semaine. Celui-ci a pris goût à l'activité culinaire, qu'il comparait à des expériences de chimie :

Pour lui, il regardait le livre de recette pis c'était comme une expérience de chimie, il cherchait qu'est-ce qui faisait que le gâteau allait lever pis pour lui c'était plaisant, tsé il s'amusait là... (Lucie, entrevue 1)

Ainsi, tout en constituant une activité qu'on pourrait qualifier de loisir pour le conjoint, la contribution qu'il apporte à la production domestique ne soulage pas vraiment sa conjointe de ses soucis domestiques. En effet, suite aux commentaires de ses enfants à savoir qu'« ils mangeaient toujours la même chose avec Papa », cette dernière a décidé de congeler des mets à l'avance, par l'entremise de ses activités aux cuisines collectives, afin d'apporter une plus grande variété nutritive à ses enfants lors de ses absences. Au lieu de se consacrer à ses deux ou trois menus habituels, le père pouvait alors prendre les aliments congelés à l'avance par sa conjointe et les servir aux enfants.

Dans ce cas-ci, peut-on parler de mauvaise volonté du père ou blâmer la mère de ne pas être assez tolérante envers la forme de participation de son conjoint à la production domestique? Pourrait-on y voir là une volonté de contrôle de la femme face à la production / reproduction domestique? Il serait très difficile de répondre à cette épineuse question et je ne voudrais m'avancer face à une situation plutôt particulière et individuelle. Cependant, la différence de perception des hommes et des femmes quant à la production / reproduction domestique, telle que je l'ai abordée précédemment, m'apparaît comme étant une hypothèse intéressante à explorer en regard de ce questionnement.

En effet, plusieurs discussions que j'ai eues avec les femmes, tant en entrevue individuelle qu'au cours de mes observations participantes, tournaient autour de ces différences de perceptions entre hommes et femmes.

Entre autres, comme nous l'avons vu précédemment, il y a les différences de perception en ce qui a trait au rôle de chacun dans la maison. Pour les femmes, l'action de préparer la nourriture relève de l'obligation, du devoir alors que pour les hommes, cette action devient une « activité spéciale », un plaisir ou une attention particulière que ce dernier accorde à sa famille.

En fait, selon les propos des participantes rencontrées, c'est comme si chaque geste que les hommes posent dans la maison signifie pour eux qu'ils accordent un privilège à leur conjointe. De plus, il semblerait que les tâches domestiques accomplies par les hommes seraient calculées et rentabilisées alors que le travail des femmes serait toujours effectué sans compter, par dévouement, par devoir ou par amour pour sa famille. D'un côté, les hommes *gardent* les enfants, *aident* dans la maison alors que les femmes *s'occupent* de leurs enfants et *font l'ouvrage* de la maison.

D'autre part, si, effectivement, il y a enjeu de pouvoir en ce qui concerne la production / reproduction domestique au sein des familles, il va sans dire que bien des femmes ne voient aucun intérêt à détenir ce genre de pouvoir, qui ne contribue aucunement à une valorisation ou à une reconnaissance sociale. En effet, comme nous l'avons vu lors de l'élaboration du contexte théorique, le travail domestique des femmes demeure invisible et très peu reconnu socialement. Prenons comme exemple cette femme rencontrée qui, par ces propos, illustre bien l'« invisibilité » du travail domestique :

C'est ça, tsé j'en fais beaucoup mais j'fais rien... Il va me voir, il va être là la fin de semaine, j'cours pis j'goale, j'fais ci, j'fais ça... Mais c'est pas du travail... Il faut que je le fasse parce que je ne travaille pas, il faut que je gagne mon pain chez nous, à la maison, parce que lui il ne travaille pas (en parlant du partage des tâches)... Pis encore la façon, quand il parle, c'est SON argent... Des fois, je le corrige, je dis franchement, c'est NOTRE argent, mais lui c'est SON argent! (Marie-Claude, entrevue 2)

Dandurand et Ouellette (1995) ont aussi exploré l'espace domestique sous l'angle d'un champ avec ses luttes en enjeux spécifiques. Ces deux auteures affirment que la position des pères et des mères dans le champ familial tend à être de plus en plus symétrique pour ce qui est des droits et des responsabilités envers les enfants. Toutefois, l'investissement de l'homme et de la femme demeure encore très inégal en ce qui concerne la reproduction domestique : « ...l'engagement maternel traduit une « prise en charge des enfants marquée par le permanence de la présence et des soins », alors que les engagements paternels se révèlent davantage « à éclipse » et « réversibles », en particulier dans les cas de désunion conjugale (Combe et Devreux, 1994 dans Dandurand et Ouellette 1995, p.112).

Plusieurs auteurs questionnent les instances idéologiques qui contribuent à perpétuer ce type d'engagement chez les femmes, en récupérant le potentiel normatif de certains savoirs spécialisés traditionnellement associés aux femmes (puériculture, psychologie etc) (Ehrenreich et English, 1982). D'ailleurs, c'est davantage à ce niveau que se situeraient les enjeux spécifiques à la production / reproduction domestique dans le champ familial selon ces auteures.

Les cuisines collectives, en récupérant certains savoirs traditionnellement féminins, peuvent-elles contribuer à perpétuer l'engagement domestique chez les femmes? Au contraire, est-ce que le travail domestique des femmes effectué dans la cuisine collective, émergeant de l'espace privé pour se transposer dans un espace qu'on pourrait qualifier de « public », peut contribuer à une certaine visibilité et reconnaissance sociale de cette responsabilité domestique dévolue aux femmes? De surcroît, le travail effectué dans les cuisines peut-il apporter une autre dimension à la préparation des aliments, en mettant en place des règles et des normes différentes de l'univers domestique? Ces questionnements constituent le « nœud » de mon analyse et c'est à partir des constats rendus lors de la description des groupes de cuisine et selon le vécu des femmes dans l'espace privé que je tenterai de comprendre et de témoigner de la complexité de l'espace que représentent les cuisines collectives.

3.2. DESCRIPTION DES GROUPES DE CUISINE OBSERVÉS

Avant de décrire plus spécifiquement les quatre groupes de cuisines observés dans le cadre de ma démarche de recherche, voyons d'abord en quoi consiste le fonctionnement général d'un groupe de cuisines collectives.

Les groupes de cuisines collectives se déroulent majoritairement dans des lieux extérieurs au domicile familial. Le nombre de groupes actifs dans chaque organisme varie d'un endroit à l'autre, certains en chapeautent que quelques-uns alors que d'autres

en regroupent plus d'une vingtaine. Le nombre de participantes est aussi très variable, la moyenne se situant habituellement entre 3 et 5 membres par groupe. Chaque groupe peut bénéficier d'un fonds de cuisine fourni par l'organisme consistant habituellement en des ingrédients de base non-périssables (sucre, farine, épices, cannages etc.) De plus, tout l'équipement nécessaire à la préparation de la nourriture est mis à la disposition des groupes. L'autonomie des groupes par rapport au soutien technique et personnel de l'organisme est très propre à chacun. Pour certains groupes, le soutien de l'organisme se limite à l'utilisation du fonds de cuisine et / ou des instruments alors que pour d'autres groupes, se rajoute à cet apport une supervision et un encadrement des participantes habituellement assumé par la coordonnatrice de l'organisme ou encore une responsable de groupe désignée.

De façon générale, les groupes se réunissent deux fois par mois; une rencontre sert à la planification de la journée de cuisine et l'autre à l'exécution des plats prévus lors de la rencontre précédente.

Lors de la journée de planification, toutes les participantes contribuent à l'achat des aliments nécessaires pour la journée de cuisine, chaque portion leur coûte environ 1\$. Ainsi, une femme qui cuisinerait pour sa famille de 3 enfants paierait davantage qu'une autre qui n'aurait aucun enfant à sa charge.

À tour de rôle, les participantes sont désignées pour effectuer les achats pour la journée de cuisine. Durant la journée de planification, non seulement on décide des recettes qui

seront réalisées mais on scrute aussi les spéciaux en vigueur dans les supermarchés, ce qui oriente bien souvent le choix du menu.

Plusieurs organismes de cuisines collectives établissent des règles en ce qui a trait à l'apport nutritif des plats réalisés. Ainsi, les groupes doivent choisir des recettes à haut rendement nutritif et non se spécialiser par exemple dans les desserts ou autres plats jugés non essentiels pour nourrir une famille.

En ce qui concerne la journée de cuisson, habituellement, les membres des groupes se doivent de respecter des règles de base relatives à l'hygiène et à la participation de chacun. D'une part, le port du filet et du tablier ainsi que l'hygiène des mains sont des éléments que l'on retrouve fréquemment dans les groupes. Aussi, l'assiduité, la ponctualité ainsi que l'équité dans les tâches assignées à chacune font partie des règles de base dans la plupart des organismes d'aide alimentaire. Certains organismes vont même jusqu'à orienter les conversations entre les participantes, conseillant à ces dernières de ne pas discuter entre elles de sujets potentiellement conflictuels tels que la religion, la politique ou la sexualité.

Le recrutement des participantes diffère aussi beaucoup d'un organisme à l'autre. À certains endroits, le recrutement se fait de bouche-à-oreille et / ou dans les médias locaux ou encore par les personnes œuvrant au sein des paroisses. Dans d'autres organismes, les participantes sont référés par leur CLSC local, l'infirmière ou la travailleuse sociale suggérant à sa cliente de participer à ce genre d'activité pour

économiser, varier son alimentation ou encore briser l'isolement. Majoritairement, les intervenantes des cuisines collectives affirment que l'accès n'est toutefois pas réservé strictement aux personnes en situation de pauvreté, voulant ainsi rejoindre des participantes de toutes classes sociales et de tous statuts familiaux.

Pour faire suite à cette brève description, attardons-nous maintenant aux différentes particularités des groupes que j'ai observés dans le cadre de ma démarche de recherche. Cependant, il importe de spécifier que les groupes décrits ne sont pas nécessairement le reflet de l'organisme visité. Comme je l'ai expliqué précédemment, bien que les règles et philosophies influencent parfois le fonctionnement des groupes de cuisine, un même organisme peut regrouper des groupes de cuisine très différents.

Groupe no.1 : Une cuisine dans un village

Le premier groupe visité a été formé au tout début de la mise sur pied d'une cuisine collective dans un petit village de l'Estrie. C'est d'ailleurs les femmes du groupe dont je faisais partie qui ont démarré la cuisine collective, soutenues par les intervenantes d'un organisme principal situé dans une ville adjacente. Au printemps 1997, environ cinq groupes étaient actifs au sein de cet organisme.

Au départ, l'organisme principal n'assurait pas vraiment de soutien technique à ce point de service, les participantes amenant tous leurs instruments pour cuisiner et fournissant, dans chacun des groupes, leur propre fonds de cuisine (ingrédients de base). Il semble

que les participantes ont accueilli avec beaucoup de réticences le soutien et l'encadrement de l'organisme principal de cuisines collectives, comme si elles trouvaient cela moins compliqué ou moins lourd de fonctionner de façon autonome. Dans ce contexte, l'apport de l'organisme situé dans la ville adjacente est demeuré, au fil du temps, assez technique, (approvisionnement du fonds de cuisine et des appareils culinaires de base). En effet, bien qu'une participante soit maintenant nommée pour assurer la liaison entre les groupes et l'organisme principal, tous les groupes fonctionnent de façon très autonome, sans aucune supervision « officielle ». De plus, l'aspect « conselling » que l'on retrouve parfois dans certains organismes de cuisines collectives, (bien souvent assuré par la coordonnatrice ayant une formation en relation d'aide), n'est pas non plus présent au sein de ce groupe. En fait, les contacts entre le coordonnateur de l'organisme principal et les groupes de cuisines collectives de ce point de service se résument aux rencontres organisées mensuellement entre ce dernier et les responsables de chacun des groupes.

Cette cuisine est située dans l'ancien presbytère du village, que les participantes ont réaménagée il y a environ un an (peinture, décoration). Les décorations réalisées par les participantes reproduisent une ambiance familiale (artisanat, fleurs séchées, cadres etc.) La cuisine ressemble un peu à un chalet, (comme locataires, elles ont d'ailleurs une petite famille de souris, qui les oblige à tout nettoyer les instruments avant de cuisiner).

Trois femmes composent le groupe; deux femmes âgées dans la cinquantaine et la fille d'une d'entre elles. Bien qu'à première vue il semble étonnant de constater que

seulement trois femmes composent ce groupe, il s'est avéré, au fil de mes observations dans les organismes de cuisines collectives, de rencontrer fréquemment des groupes composés de seulement trois membres. De plus, lors de mes conversations avec les participantes de ce groupe, certaines ont identifié leur petit nombre comme étant un avantage, de par la complicité développée entre elles et la facilité à obtenir un consensus.

En ce qui concerne l'ambiance qui règne dans ce premier groupe observé, il est possible d'affirmer qu'elle est le reflet de cette cuisine collective, c'est-à-dire plutôt traditionnelle, familiale et où les savoirs féminins reliés à la production / reproduction domestique sont valorisés. D'une part, il existe entre les participantes de ce groupe un réseau d'entraide assez développé qui se perpétue à l'extérieur des cuisines collectives. Prenons comme exemple, Mireille³ qui demande à sa mère qui quitte plus tôt que les autres, d'aller vérifier, en passant devant chez elle, « si son chum était correct avec les enfants et si le petit avait bien eu son sirop ». Cette forme d'entraide et de solidarité féminine entre les femmes d'une même famille et leurs voisines rappelle l'époque des corvées collectives féminines où la responsabilité domestique, bien que demeurant sous le joug des femmes, revêtait un aspect collectif plutôt qu'individuel.

En ce qui concerne la valorisation des savoirs féminins dans le groupe, on observe une spécification des tâches et du rôle de chacune dans le groupe sur la base de leur propre

³ Au cours de ce chapitre, les prénoms ont été changés afin de préserver l'anonymat des participantes rencontrées.

expérience personnelle. À ce propos, citons Françoise, spécialiste des « pâtes à tarte » qui, lorsque les autres participantes lui délèguent la tâche de rouler la pâte, répond avec humour : « C'est ça, vous l'apprendrez pas encore cette année! ». La « spécialité » de Françoise se perpétue même à l'extérieur de la cuisine. En effet, une de ses filles, Mireille, elle aussi participante au groupe, nous dit que lorsqu'elle veut faire des tartes chez elle, elle demande toujours à sa mère de venir pour « rouler la pâte ». Dans ce groupe, il a été intéressant de constater qu'il n'y avait pas que Françoise qui avait sa spécialisation. Une autre des participantes était désignée davantage pour faire le ménage après la journée de cuisine et voir à ce qu'il ne manque de rien dans le fonds de cuisine de l'organisme. La troisième participante semblait quant à elle plus confiante en ses capacités culinaires et j'ai remarqué que les autres membres se référaient fréquemment à elle pour certains conseils par rapport à leur recette.

Mes observations m'ont aussi permis de constater que dans ce groupe, les règles quant à la façon de faire pour les recettes étaient absentes, chacune se référant à sa propre expérience personnelle ou encore à celle des autres participantes. Prenons comme exemple Françoise, qui demande un jour à Monique pourquoi elle faisait cuire son jambon avec de l'eau, celle-ci lui ayant répondu : « Sais-tu que c'est une bonne question, je n'ai jamais réfléchi à ça, c'est un automatisme, c'est parce que ma mère a toujours fait comme ça... »

De plus, au fil de mes rencontres avec ce groupe, je me suis aperçue que les participantes entretenaient un rapport aux règles différent de ce qu'on observe

habituellement dans les groupes de cuisine. Entre autres, j'étais à toutes les fois surprise de constater que l'assiduité et la ponctualité aux rencontres n'étaient pas des éléments très importants dans ce groupe. Le fonctionnement était plutôt convivial et la présence et la participation des membres du groupe laissée à la guise de chacune d'entre elles. Ainsi, il n'était pas rare de voir Françoise quitter plus tôt parce qu'elle avait une autre activité de planifiée dans sa journée pour ne revenir qu'à la fin de la journée, « récolter » les plats qui lui revenaient. Ou encore, c'était Mireille, sa fille, qui arrivait plus tard que les autres car elle devait finir le « train » à la maison. Une fois, le mari de Françoise était venu porter ses plats au tout début de la journée avec une petite note de Françoise qui disait : « J'arriverai vers 10h30. J'aimerais faire le ragoût mais vous pouvez commencer sans moi. » Comme participante, je dois avouer avoir parfois vécu certains sentiments d'injustice compte-tenu que je sentais avoir travaillé beaucoup comparativement aux autres, du fait que je restais toute la journée, du début de la préparation des recettes jusqu'à la corvée de nettoyage (bien souvent réalisée qu'avec seulement une autre des participantes, à la fin de la journée.) Pourtant, il semblait que j'étais bien la seule à vivre ce genre de sentiments, toutes acceptant bien ces degrés différents d'implication d'une participante à l'autre. Cette différence entre ma perception et celle des autres membres du groupe est intéressante car elle en dit beaucoup sur la logique de participation dans laquelle s'inscrivaient ces participantes. En fait, ces différents exemples nous démontrent bien la continuité de l'espace privé de ces femmes vers les cuisines collectives, comme un parfait prolongement de l'un à l'autre. L'absence de distinction pour les participantes entre leur espace domestique et leur groupe de cuisine pourrait donc expliquer le peu d'importance accordé aux règles

que l'on retrouve habituellement dans les groupes de cuisines collectives. De plus, le facteur « temps » était lui aussi similaire à celui de l'espace privé; comme dans l'espace domestique, le temps dans ce groupe de cuisine ne se réduit pas seulement à la cuisine mais à tout ce qui recoupe la production / reproduction domestique.

La définition en ce qui a trait à l'hygiène à observer dans le groupe est aussi particulière et ne renvoie pas au standard des règles habituellement définies dans les cuisines collectives. Entre autres, un jour Françoise me demanda si j'avais « dédain » de ses mains car elle mélangeait la pâte avec ses mains plutôt qu'avec une cuillère. C'était sa façon de faire à elle et le groupe l'acceptait bien comme ça. N'est-ce pas là une façon assez « familiale » de cuisiner? Le port du filet était quant à lui respecté même qu'une participante qui l'avait oublié à une des rencontres avait décidé de porter un sac d'oignons sur la tête pour remplacer le « précieux » objet. Cette situation qui m'apparaissait très loufoque n'avait pas vraiment suscité de réactions dans le groupe, toutes semblaient d'accord avec la préoccupation hygiénique de cette participante.

L'utilisation de produits locaux est aussi une caractéristique importante du groupe. Plusieurs des participantes apportaient des légumes de leur jardin pour cuisiner, une d'entre elles fournissant même les œufs de son poulailler pour la journée de cuisson. Ainsi, le choix des recettes s'effectuait bien souvent en fonction des saisons. Par exemple, nous avons planifié un jour de faire des tartes à la rhubarbe. Les participantes avaient donc puisé chacune à même leur récolte de rhubarbe dans leur jardin respectif, certaines en achetant à leur voisine du village pour compléter leur récolte.

Les liens entre la communauté et les participantes à la cuisine collective semblaient assez importants, du moins en un sens. C'est-à-dire que les participantes étaient très actives dans leur communauté mais d'un autre côté, les autres habitants de la paroisse ne semblaient pas beaucoup connaître le rôle et les objectifs véhiculés dans les cuisines collectives. Par exemple, Françoise nous a parlé un jour que les gens du village ne comprenaient pas toujours bien le but de leur groupe de cuisine et plusieurs lui demandaient pour qui elles cuisinaient en pensant qu'elles le faisaient pour une « bonne œuvre ». Elle disait qu'à ces questions, elle répondait toujours : « Ben la bonne œuvre, c'est nous autres! ». Cette phrase prend tout un sens dans le cadre de cette recherche car elle est une démonstration de la prise de parole que peut permettre la cuisine collective pour les femmes, au sein de la communauté. Aussi, en faisant connaître les objectifs des cuisines collectives à sa communauté, cette femme contribue à une plus grande visibilité du travail domestique et en démontre son importance.

Par ailleurs, comme je l'ai évoqué précédemment, il a été difficile pour les participantes des groupes d'accepter l'intrusion de l'organisme principal dans leur point de service, ne serait-ce que pour un soutien technique en ce qui a trait au fonds de cuisine ou aux appareils culinaires. Il semble aussi que la façon d'aborder et de percevoir les personnes étrangères (qui n'habitent pas l'endroit) est assez particulière dans ce petit village. À un certain moment, je posais des questions sur la possibilité de conflits entre les participantes du groupe. Toutes m'ont semblé alors très surprises et ont affirmé qu'il n'y avait jamais eu de conflit du fait qu'elles se connaissaient toutes très bien.

Elles ont toutefois ajouté que si une « étrangère » arrivait que personne ne connaissait, cela pourrait en être tout autrement. Étant moi-même une « étrangère », je trouvais que l'accueil et l'intégration s'étaient assez bien déroulées dans ce groupe. Je me souviens cependant de leur étonnement quant à ma volonté de participer à leur groupe, moi qui habitait si « loin » de leur village (pourtant situé qu'à environ une demi-heure de chez moi). Elles se demandaient aussi en quoi une activité qu'elles qualifiaient de « bien ordinaire » pouvait m'intéresser au point de me déplacer pour venir cuisiner avec elles. Ces réflexions nous démontrent bien comment les activités de cuisine de ce groupe s'inscrivaient dans le prolongement direct de celles effectuées dans l'espace privé. Ainsi, pour ces femmes, le fait de préparer la nourriture faisait partie de leur quotidien qu'elles le fassent à trois ou seules dans leur domicile. Il va sans dire que pour elles, il n'y avait rien d'intéressant à observer une activité quotidienne et banale selon leur propre perception, « bien ordinaire » pour reprendre leurs termes.

D'autre part, peu de temps après la fin de mes observations dans ce groupe, les participantes ont intégré un homme qui était intéressé au principe des cuisines collectives. Mes discussions avec elles à propos des relations hommes / femmes dans la cuisine collective avaient été jusqu'à maintenant plutôt hypothétiques concernant leur groupe de cuisine, compte tenu du fait qu'aucun homme n'avait cuisiné avec elles à ce moment. Chacune se référait alors à sa propre expérience personnelle, évoquant certaines différences de perceptions entre les genres quant au travail domestique. La cuisine m'apparaissait comme un lieu plutôt exclusif à ces femmes, les hommes s'impliquant peu ou pas vraiment selon les attentes de ces femmes. Une fois, nous

avons discuté de la possibilité d'inclure des hommes dans leur groupe, et plus particulièrement leur conjoint et toutes trouvaient l'idée très intéressante. Toutefois, elles croyaient que ce n'était pas vraiment possible, considérant que ceux-ci n'avaient pas le temps compte-tenu de leur emploi respectif. De plus, elles ajoutèrent que leurs conjoints aimaient en général cuisiner mais davantage comme un loisir et non comme une tâche quotidienne, une nécessité.

Lorsqu'elles ont commencé à cuisiner avec un homme au sein de leur groupe, j'étais bien intéressée à savoir comment se déroulerait leur rencontre et quel statut ce dernier aurait dans le groupe. D'emblée, elles m'ont affirmé que l'homme en question avait le même statut qu'elles et était capable de cuisiner au même titre qu'elles. Du coup, cet homme était de plus identifié comme un peu différent des autres hommes, s'intéressant à la cuisine et ayant des habiletés culinaires avant même d'intégrer le groupe. Cet homme était célibataire et s'intéressait particulièrement à l'aspect nutritif des aliments compte-tenu de son état de santé (troubles diabétiques). C'est d'ailleurs ce qui l'avait amené à demander au groupe de l'intégrer comme participant.

Avec lui, le groupe semblait mettre en place des rapports différents de genre, établissant un statut égalitaire entre chacun et chacune des participantes, et par le fait même, entre les genres. Toutefois, je n'ai pu assister, faute de temps, à la suite des rencontres après l'intégration de l'homme en question dans le groupe. A-t-il su s'intégrer à ce groupe dont l'ambiance familiale et traditionnelle dominait?

D'autre part, les dimensions plaisir et loisir me sont apparues, à première vue, comme étant très importantes pour les participantes du groupe. J'utilise l'expression « à première vue » car les entrevues individuelles réalisées auprès de deux participantes de ce groupe ont nuancé mes premières impressions. Dans un premier temps, il me semblait que peu d'importance était accordée à ce qu'on « produisait » durant les journées de cuisine comparativement à d'autres groupes. Dans ce groupe, la cuisine ressemblait selon moi davantage à un loisir, à une sortie pour les participantes. D'ailleurs, c'est ce que Monique m'a répondu lorsque je lui ai demandé si elles avaient du plaisir à venir cuisiner : « On vient ici pour avoir du fun, si on en avait pas, on ne serait sûrement pas là ! » De plus, la dimension « économie » était très peu mentionnée par les participantes, ces dernières cuisinant plutôt selon leur goût que par rapport à leur budget.

Toutefois, j'ai pu relever certaines contradictions entre mes observations de groupe et les rencontres individuelles que j'ai effectuées avec deux des membres de ce groupe. En effet, les entrevues individuelles auprès des participantes du groupe ont fait émerger d'autres types de logique de participation, qui à première vue, n'avaient pas été observés.

Tout d'abord, j'ai été surprise d'apprendre que pour une d'entre elles, le groupe était une façon d'apprendre à cuisiner, moi qui croyais que ces femmes avaient toutes une vaste expérience culinaire. Cette participante m'a confié qu'elle cachait aux autres membres du groupe ses objectifs d'apprentissage dans sa participation à la cuisine

collective. Malheureusement, cette participante faisait partie d'une génération de femmes où l'expérience culinaire devait faire partie des qualités ou attributs essentiels d'une femme, aux yeux de la société. Ainsi, derrière le plaisir évoqué à venir cuisiner au groupe, se dissimulaient des objectifs d'apprentissage et un sentiment de honte à n'avoir jamais adhéré au rôle qui lui était assigné socialement tout au long de son existence. Dans le cas de cette participante, le groupe de cuisine devenait-il alors un moyen de se conformer au stéréotype véhiculé socialement à propos du rôle des femmes? Est-ce que la valorisation des savoirs traditionnellement féminins dans ce groupe l'a empêché de nommer ce sentiment aux autres participantes, ce qui aurait pu l'amener à se déculpabiliser face à son inexpérience?

De plus, bien que certaines d'entre elles utilisent le groupe de cuisine pour socialiser et se divertir, d'autres expriment des objectifs centrés davantage sur la tâche, sur la productivité et la rentabilité. Quelle ne fût pas ma surprise d'entendre une des participantes, en entrevue individuelle, m'affirmer que pour elle, venir cuisiner en groupe n'était pas nécessairement un plaisir mais bien une obligation et un moyen d'alléger sa lourde tâche domestique!

En somme, la description des activités réalisées dans ce groupe et les écarts observés entre le discours individuel et de groupe nous démontrent bien en quoi les cuisines collectives peuvent constituer un espace très paradoxal pour les femmes. D'un côté, contribuant à la solidarité et au développement de réseaux et de l'autre, perpétuant des

rôles traditionnellement dévolus aux femmes, rôles ne convenant pas nécessairement à chacune d'entre elles.

Groupe no.2 : Une cuisine école : savoirs et compétences

Le deuxième groupe observé fait partie d'une cuisine collective située en plein cœur d'une petite ville reconnue par sa forte cohésion communautaire et sociale. La cuisine collective de cet endroit apparaît comme un pivot central et rassemble plusieurs personnes de la communauté, indépendamment de leur statut social, leur situation économique ou familiale. Les intervenants de l'organisme véhiculent d'ailleurs des valeurs de non-jugement et d'acceptation face aux participants favorisant certainement la composition hétéroclite des différents groupes de cuisine.

Une coordonnatrice est engagée dans l'organisme pour assurer le soutien et la supervision des groupes. Elle joue aussi un rôle de pivot entre les participants et les participantes aux groupes de cuisine et le reste de la communauté. Ainsi, elle informe toujours les participants et participantes des activités dans l'organisme mais aussi celles qui se déroulent à l'extérieur, dans la communauté. En tout, près d'une vingtaine de groupe compose l'organisme, certains sont complètement autonomes (sans supervision de la coordonnatrice) alors que d'autres nécessitent un plus grand encadrement et des interventions de la part de la coordonnatrice.

Les locaux des cuisines collectives où je me rends pour mon observation participante dans un des groupes sont nouvellement aménagés. À l'aide de bénévoles, (probablement des participantes aux groupes), les intervenantes ont décoré les différentes pièces de l'endroit. Les bureaux qui logent les intervenantes ainsi que la garderie sont peints en différentes couleurs et avec plusieurs décorations murales. Le secrétariat est situé en entrant dans l'organisme, c'est un lieu où on accueille les participants et visiteurs. Adjacent au secrétariat, on retrouve une salle de conférence où ont lieu les rencontres du conseil d'administration et les activités de planification des différents groupes. Dans ce même local, on peut aussi retrouver les recettes, bien classées et colligées dans des cartables. On ne peut passer sous silence la garderie de l'endroit, espace essentiel pour bien des femmes qui viennent cuisiner dans les groupes. Le fonctionnement de celle-ci est assumé par quelques participantes. De son côté, l'organisme gère les horaires et offre un salaire aux gardiennes.

Situé à l'arrière, le lieu de cuisson est quant à lui dans une aire fermée et revêt un aspect assez « aseptisé » (murs gris, armoires blanches, comptoirs blancs, etc.) La cuisine est grande et très fonctionnelle, un peu comme celles que l'on retrouve en restauration (deux cuisinières, grand îlot servant à la préparation des recettes, deux réfrigérateurs, un congélateur, air climatisée). Sur les murs, les directives à observer sont affichées pour le groupe et pour les participantes, (se laver les mains, nettoyer et ranger nos aires de travail après la journée de cuisson etc.) Dès le départ, il est possible de constater une prépondérance des règles qui contraste avec l'univers domestique. Cette prépondérance

des règles, nous le verrons dans la description du groupe qui suit, influence grandement la dynamique des groupes faisant partie de cet organisme.

Le groupe auquel j'ai participé durant quatre mois est composé de trois femmes et un homme, dont les âges et les caractéristiques sont assez hétérogènes. En effet, deux d'entre elles sont dans la vingtaine, l'une célibataire et l'autre mariée avec un enfant. Une autre des femmes participantes est mariée et à quatre enfants. Finalement, l'homme du groupe est veuf, retraité, avec un enfant handicapé. À première vue, la composition de ce groupe m'a étonné, qu'avaient en commun ces quatre personnes issues de milieu différent et avec des goûts et intérêts si diverses? Probablement la volonté d'apprendre à cuisiner et à s'organiser au niveau alimentaire, la plupart ayant peu d'expériences culinaires ou encore étant assez surchargées dans leurs tâches domestiques. On peut penser à une des participantes qui nous exprimait comment sa participation aux cuisines collectives pouvait l'aider dans ses responsabilités à la maison : « Une chance que je viens aux cuisines, sinon je serais toujours en train de faire des lunches pour mon chum car on mange tous différemment (à des heures différentes) chez nous! »

En ce qui concerne le fonctionnement de ce groupe, j'ai pu observer, dès ma première rencontre, un rapport aux règles assez strict. Ce matin là, une des participantes était arrivée en retard, ce qui avait suscité une vive désapprobation dans le groupe. Même si cette dernière motivait son absence à cause de son jeune bébé, les autres membres n'appréciaient pas du tout que celle-ci soit en retard et lui faisait savoir très

ouvertement. Dans ce groupe, il était donc possible d'observer une forme de rupture entre l'espace privé et l'activité de cuisine, considérée davantage par les participantes comme une activité « en soi » et non une continuité des responsabilités domestiques.

Il en va de même pour la façon de préparer la nourriture, les membres suivant à la lettre les directives de chaque recette, un peu comme on le ferait dans le cadre d'un travail. Tout était assez standardisé, les recettes et les façons de faire ne variant très peu d'un groupe à l'autre, ni même d'un individu à l'autre. Toutefois, les participantes pouvaient soumettre des recettes qu'elles connaissaient personnellement au reste du groupe. Une fois qu'on en faisait l'essai et avec l'approbation de toutes, ces recettes étaient colligées avec les autres dans la cuisine collective et pouvaient alors profiter aux autres groupes.

Ce groupe était aussi caractérisé par un encadrement assez important de la coordonnatrice de l'organisme auprès des participantes et des participants. Au début de la journée de cuisine, la coordonnatrice s'assurait d'une division du travail équitable entre les participants et les participantes. Ces derniers se référaient souvent à la coordonnatrice pour obtenir des conseils dans la préparation de leurs recettes. D'ailleurs, la plupart des membres du groupe poursuivait des objectifs d'apprentissage culinaire, certains désirant varier davantage leur menu alors que d'autres voulant simplement s'initier à une activité inconnue pour eux jusqu'à maintenant. Au fil des rencontres, j'ai observé la coordonnatrice qui se retirait peu à peu du groupe, cuisinant de moins en moins avec eux. Au début, les participantes continuaient de se référer constamment à elle pour par la suite se consulter davantage entre eux.

Il est intéressant d'approfondir davantage le rôle important que jouait cette coordonnatrice à l'intérieur de chaque groupe de cuisine. Non seulement prodiguait-elle des conseils au niveau culinaire pour les groupes mais elle devenait aussi bien souvent la confidente de chacun. Travailleuse sociale de formation, elle était placée dans un rôle d'aidante auprès des participantes lorsque celles-ci vivaient des difficultés. Cette présence dans l'organisme, quoique très positive pour les participantes, transforme en quelque sorte la dynamique des groupes. Toutefois, la coordonnatrice semblait très consciente du rôle qu'on lui accordait, ce qui explique son retrait progressif de chacun des groupes et ses efforts à favoriser la prise en charge.

D'autre part, un autre élément qui ressort de mes observations dans ce deuxième groupe est l'absence de réseau d'entraide ou d'amitié entre les membres du groupe. Tous les membres semblaient bien se connaître et bien s'entendre mais ne se voyaient jamais à l'extérieur, ce qui est assez étonnant compte tenu qu'ils habitent dans une petite ville. Deux participantes rencontrées en entrevue individuelle m'ont d'ailleurs confirmé cette absence de lien entre elles à l'extérieur du groupe; les membres de leur groupe étaient des « connaissances » mais elles n'avaient pu jusqu'à maintenant, où n'avaient tout simplement pas voulu, entretenir des liens ou développer leur relation à l'extérieur de la cuisine collective. Il va sans dire que la composition hétérogène du groupe pouvait constituer un facteur expliquant ce phénomène. Aussi, il est possible de croire que compte tenu de la supervision étroite assurée par la coordonnatrice de l'organisme auprès du groupe, les participants et participantes avaient peu développé leur potentiel

de prise en charge comme groupe, ce qui aurait pu favoriser davantage d'interactions entre les membres et la création de liens à l'extérieur. Je n'ai toutefois pas été partie prenante du groupe assez longtemps pour constater l'autonomie développée une fois que la coordonnatrice s'est retirée peu à peu du groupe.

D'autre part, quoique peu évoqué lors du déroulement des journées de cuisine, l'aspect économie semble revêtir une assez grande importance pour les membres de ce groupe. D'ailleurs, c'est plutôt lors des entrevues individuelles que la question fût abordée par deux des participantes. Une d'entre elles faisait alors état de l'argent économisé dans leur famille de par sa participation au groupe de cuisine alors que l'autre mentionnait les apprentissages qu'elle faisait par rapport au contrôle de son budget depuis son intégration aux cuisines collectives.

Finalement, un aspect qui m'intéressait particulièrement en participant à ce groupe est la composition mixte et la place occupée par l'homme comparativement aux femmes de ce groupe. Encore une fois, j'ai pu observer une redéfinition des rapports de genre dans ce groupe ou du moins des relations égalitaires établies entre le participant et les participantes. Contrairement à ce que l'on observe habituellement dans l'espace privé, aucune différenciation sexuelle était faite en ce qui a trait à l'attribution des tâches. C'est d'ailleurs ce qu'ont affirmé les deux femmes de ce groupe rencontrées en entrevue; la place occupée par l'homme était la même que celle occupée par une femme dans leur groupe. Cependant, il faut souligner que l'homme qui participait au groupe occupait un statut familial semblable aux autres participantes, c'est-à-dire

responsable de la production domestique et en charge d'un enfant. D'ailleurs, lors d'une entrevue individuelle, une des participantes questionna la présence de l'homme en question au groupe; « si cet homme avait une conjointe, probablement qu'il ne viendrait pas cuisiner, ce serait plutôt elle... »

En somme, contrairement aux éléments qui ont ressorti de la description du premier groupe, on observe à l'intérieur de ce groupe une absence de continuité avec les responsabilités reliées à la production / reproduction domestique. De plus, il est possible d'affirmer que les types d'apprentissage mis de l'avant dans ce groupe se situent assez loin des savoirs traditionnels reliés au domestique.

Groupe no. 3 et 4 : La cuisine productive : l'union fait la force!

J'ai choisi de décrire les deux autres groupes observés ensemble, ces derniers présentant des caractéristiques très similaires. Un des deux groupes est situé dans la cuisine collective décrite au groupe no 2. L'autre groupe est situé dans l'organisme principal du point de service décrit dans le groupe no 1. Ces deux groupes reflètent bien selon moi une forte solidarité féminine qui nous le verrons plus en détails, ne se perpétuent toutefois pas à l'extérieur de l'organisme.

Dans un premier temps, les deux groupes sont composés de femmes ayant de jeunes enfants (deux ou plus) et sont surtout dominés par des objectifs de productivité et d'efficacité. Un de ces deux groupes a d'ailleurs augmenté la fréquence de ses journées de cuisson, passant de une à deux fois par mois, afin d'accroître le nombre de plats

produits mensuellement. D'ailleurs, l'énorme quantité de nourriture préparée et la rapidité d'exécution de ces participantes m'ont étonnée dès le départ. À un certain moment, j'ai vérifié auprès des participantes d'un des groupes comment elles se sentaient quand elle revenait de leur journée de cuisine, étant moi-même assez épuisée... Elles m'ont toutes répondu : « C'est certain qu'on est fatiguées, mais c'est quand même une bonne fatigue », en se référant à l'ampleur de l'ouvrage accompli.

D'autre part, les participantes de ces groupes semblent aussi toutes motivées à économiser de l'argent en venant aux cuisines collectives. Ainsi, bien que la plupart d'entre elles vivait en couple, certaines me mentionnaient des difficultés budgétaires engendrées par l'achat récent de leur maison, ce qui les avaient amenées à participer au groupe. Pour d'autres, c'était une façon pour elles de participer à l'économie domestique de leur famille.

Aussi, les femmes qui composent ces groupes sont très autonomes dans leur façon de fonctionner, toutes présentant une solide expérience dans la préparation des aliments. Il arrive très fréquemment qu'on n'utilise pas de recette et que c'est la personne qui a le plus d'expérience en la matière qui dicte les ingrédients et la façon de faire aux autres participantes. En fait, il semble régner une grande confiance entre les participantes et chacune y va de ses initiatives personnelles. Par exemple, à la fin d'une journée de cuisine, une des participantes me donna un jour une quiche en me disant : « Tu as assez travaillé, tu mangeras ça pour souper. » Cette initiative me surpris mais en même temps

m'a permis d'apprendre beaucoup sur l'entraide et la solidarité féminine des femmes composant ce groupe.

Non seulement on produit beaucoup de petits plats dans ce groupe, mais on se donne aussi plusieurs petits trucs pour faciliter le travail à la maison ou les soins aux enfants. Je pense entre autre à Sylvia, qui me donna un jour ses recommandations à propos de ma grossesse et du bébé à venir; « prends bien le temps de te reposer, sinon tu vas payer en double plus tard! ». Il y a aussi Lorraine qui parle de ses remèdes à base de plantes pour guérir les ecchymose et petits bobos de ses enfants. Ces échanges sont selon moi des exemples de solidarité féminine, chacune semblant sensible à leur condition de femmes travaillant à la maison. D'ailleurs, étant donné que les femmes qui composent le groupe travaillent majoritairement à la maison, leur implication aux cuisines collectives semble aussi être une façon de briser leur isolement. Une d'entre elles me confia un jour que ses seules amies étaient les autres participantes de son groupe, étant nouvellement arrivée dans la région et demeurant assez loin d'un grand centre. De plus, cette implication dans l'organisme va au-delà de leur participation à un groupe, du moins pour certaines d'entre elles. En effet, deux de ces participantes sont membres du conseil d'administration et une autre assume régulièrement la responsabilité de la garderie dans l'organisme.

Toutefois, comme je l'ai évoquée précédemment, la solidarité et l'entraide féminine présente dans ces deux groupes ne semblent pas se perpétuer à l'extérieur pour la majorité de ces participantes. En effet, mis à part les caractéristiques communes liées

aux responsabilités domestiques qui unies ces femmes, les intérêts et leur statut social sont assez différents. C'est d'ailleurs ce qui est ressorti de mes entrevues individuelles, réalisées auprès des participantes composant ce groupe. Pour certaines, les différences de statut social semble avoir été un frein à la poursuite de leur amitié à l'extérieur, celles-ci ne partageant pas vraiment les mêmes intérêts ou buts dans la vie.

En ce qui concerne les rapports que ces participantes entretiennent avec les hommes, il est clair que pour elles, la cuisine est une affaire de femmes. Les entrevues individuelles avec quelques participantes de ces deux groupes ont d'ailleurs confirmé mes observations; la cuisine dans l'espace privé semblant même parfois devenir un lieu de pouvoir pour ces dernières. Cependant, en ce qui concerne le travail effectué par ces femmes dans la cuisine collective, mes observations m'ont permis de constater une grande reconnaissance de la part de leur conjoint respectif. Prenons comme exemple Françoise, dont le conjoint venait toujours nous aider à la fin de la journée, pour nettoyer le plancher et finir de laver la vaisselle. Il y a aussi le conjoint de Denise qui, à chaque journée de cuisson, venait recueillir les petits plats cuisinés par sa femme, facilitant ainsi son retour à la maison. Ces deux hommes manifestaient un intérêt marqué pour le groupe de cuisine et les plats qui avaient été cuisinés dans la journée. Ils semblaient fiers du travail accompli et nous le soulignaient à chaque fois.

Synthèse des quatre groupes observés

Le tableau qui suit résume les différentes caractéristiques des groupes observés lors de la cueillette de données. Le premier groupe décrit précédemment m'est apparu comme

étant davantage animé par des valeurs traditionnelles d'entraide et de savoirs féminins (Tradition). Le second groupe est quant à lui dominé par des valeurs d'apprentissage (Apprentissage). Les deux derniers groupes décrits ont été caractérisés pour leur part selon des valeurs de productivité et d'efficacité (Productivité et efficacité).

Comme nous pouvons le constater, la diversité des groupes de cuisines collectives que j'ai rencontrés dans ma démarche est assez importante et il est possible de présumer qu'il en est de même pour tous les organismes de cuisines collectives au Québec. En effet, le contexte de l'implantation du groupe, l'histoire sociale des participantes, la philosophie véhiculée dans l'organisme ainsi que l'approche de ses initiateurs sont tous des facteurs qui viennent influencer le fonctionnement, la genèse et la dynamique du groupe.

Tableau 1 : groupes de cuisine observés

Types de groupes / caractéristiques	TRADITION	APPRENTISSAGE	PRODUCTIVITÉ ET EFFICACITÉ
Âge des participantes et statut familial	Femmes plus âgées ou femmes de la même famille	Jeunes femmes dans la vingtaine et homme	Mères de familles avec de jeunes enfants (2 ou plus)
Types de savoir	Valorisation des savoirs traditionnels féminins	On s'appuie sur des données extérieures (livres de recettes ou conseils de la coordonnatrice)	Valorisation de l'expérience personnelle
But des participantes	Dimension « plaisir » très présente	On joint l'utile à l'agréable, on veut apprendre des trucs, de nouvelles recettes, varier les menus.	Efficacité / productivité et collectivisation des problèmes et responsabilités familiales
Entraide et solidarité	Familial, entraide et solidarité assez fortes	Pas beaucoup de liens d'amitié plutôt des rapports courtois mais sans plus	Solidarité présente mais les rapports de productivité dominent
Ouverture sur l'extérieur	Grande ouverture sur l'extérieur, les femmes sont impliquées à différents niveaux dans leur communauté	Peu d'ouverture sur l'extérieur	Peu d'ouverture sur l'extérieur
Rapport aux règles	Règles absentes ou très souples	Règles strictes	Souplesse et confiance mutuelle
Aspect économique de la participation aux cuisines collectives	Le facteur « économie » revêt peu d'importance pour les participantes	Tout en y accordant une certaine importance, l'économie d'argent est assortie d'une volonté à apprendre la gestion d'un budget	L'économie d'argent est d'une grande importance pour les participantes, cette économie constitue parfois une contribution de la femme à l'économie de sa famille
Représentation des rapports de genre	La cuisine des hommes est associée dans ce groupe au plaisir plutôt qu'à une obligation. L'homme qui cuisine est perçu comme différent des autres hommes	L'homme qui participe à ce groupe occupe la même position familiale que les autres participantes et est lui aussi motivé par des objectifs d'apprentissage culinaire	La cuisine demeure une « affaire de femmes » pour ces participantes. Toutefois, le travail réalisé dans les cuisines collectives semble reconnu par les hommes qui entourent ces femmes

3.3. LES CUISINES COLLECTIVES COMME ESPACES FÉMINISÉS

Après avoir mis en place les enjeux spécifiques relevant de l'espace privé, il importe maintenant de réfléchir sur l'espace des cuisines collectives, espace public mais aussi, espace féminisé. En effet, comme nous l'avons vu lors de l'élaboration du contexte théorique, les espaces féminisés sont :

Des espaces dévolus, imposés aux femmes de par leurs fonctions de reproductrices biologiques et sociales de la force de travail; ces espaces qui réfèrent à la production familiale et à ses extensions dans la production-reproduction socialisée. (Pelletier, 1987)

Ce qui m'intéresse particulièrement dans cette recherche, c'est de partir du concept d'espaces féminisés, qui peut facilement être associé aux cuisines collectives, et de voir en quoi ces espaces vont au-delà de la production/reproduction domestique, d'une part parce qu'ils existent dans l'espace public mais aussi de parce que d'autres logiques de participation y sont mises de l'avant.

Tout d'abord, plusieurs différences peuvent être soulignées entre l'espace privé et l'espace des cuisines collectives. Mes observations me permettent d'identifier deux grandes tendances en ce qui a trait à l'espace des cuisines collectives tant comme lieu physique qu'au niveau du fonctionnement et des normes et règles mises en place par les participantes. En somme, certaines cuisines constituent davantage le prolongement de l'univers familial alors que d'autres peuvent s'apparenter plutôt à un univers de travail.

Les cuisines collectives dans le prolongement de l'univers familial

Parfois, la cuisine collective semble vouloir reproduire un environnement qui est assez près de l'univers familial, tant au niveau physique et relationnel qu'en ce qui a trait à son fonctionnement. Pour illustrer ce prolongement du privé au public, on peut se référer au premier groupe décrit dans la première partie de mon analyse. Ainsi, comme je l'ai affirmé précédemment, ce groupe semble n'établir aucune distinction entre l'espace privé et l'espace public que représentent les cuisines collectives. D'ailleurs, il est intéressant de voir comment ce groupe est peu connu du reste de la communauté, un peu à l'image de ce qui se passe dans chaque univers familial et qui relève du privé.

Les cuisines collectives s'inscrivant dans l'univers du travail

Ma participation à différents groupes de cuisines collectives m'a aussi permis de découvrir certains lieux mettant en place des règles et des normes étrangères à celles de l'espace domestique, que l'on pourrait davantage comparer à celles que l'on retrouve dans l'univers du travail.

Tout d'abord, le lieu physique de la cuisine collective est souvent éloquent à cet égard. D'allure que l'on pourrait qualifier la plupart du temps « aseptisé », le lieu de cuisine prend ainsi la forme d'une cuisine industrielle. Tout d'abord, les murs, les comptoirs et les planchers revêtent des couleurs neutres. L'importance des instruments de cuisine et leur dimension permettant de cuisiner en quantité industrielle nous rappelle une cuisine de restaurant. L'affichage au mur des règles d'hygiène à suivre vient compléter ce caractère plutôt « industriel » de la cuisine collective.

Les règles de fonctionnement et d'hygiène prennent aussi une place importante dans cette forme de cuisines collectives. La plupart des participantes reçoivent au départ une liste de consignes à respecter telles que le port du filet ou du tablier, se laver les mains avant de cuisiner, ne pas fumer etc. En cas de non-respect des consignes, la responsable du groupe se charge habituellement de rappeler la procédure à la participante prise en défaut.

L'horaire ajoute aussi à un style de fonctionnement qui pourrait s'apparenter davantage à celui d'un travail. En effet, le groupe détermine des heures pour la journée de cuisson et pour la planification et chacune se doit d'être ponctuelle et assidue aux rencontres.

Finalement, les relations existantes entre les participantes ressemblent parfois à des relations qui pourraient se développer dans le cadre d'un milieu de travail. Entre autres, une des participantes rencontrées explique que quand elle vient au groupe de cuisine, c'est comme si elle se rendait au travail. Ainsi, les relations qu'elle entretient avec les autres femmes de son groupe demeurent assez superficielles, comme elle l'affirme :

C'est comme un travail, pour moi oui, c'est pas le party quand je sais que je vais venir ici, j'aime pas ça cuisiner... J'aime ça mais c'est un travail... C'est pas comme si j'ai une amie qui vient chez nous pis on fait des cannages ensemble, c'est pas pareil... (Mireille, entrevue 8)

3.4. LES CUISINES COLLECTIVES : COLLECTIVISATION D'UNE RESPONSABILITÉ PRIVÉE ET INDIVIDUELLE

On ne peut aborder le phénomène des cuisines collectives sans s'attarder à l'aspect « collectif » comme tel et les influences que cette dimension exerce sur les participantes.

D'une part, certains informateurs rencontrés nous ont affirmé que cuisiner en groupe, dans une cuisine collective, relevait carrément d'un exploit, allant même jusqu'à qualifier cette pratique comme étant « contre-nature ». Il va sans dire que depuis l'époque de la modernisation et de l'industrialisation, le caractère collectif des tâches domestiques a complètement été supplanté par l'individualisme, les femmes étant divisées peu à peu dans leur foyer respectif. Les nouveaux appareils électroniques et électroménagers ont vite remplacé l'entraide familiale et l'échange entre voisins. Il est évident que nous sommes loin de l'époque des corvées collectives féminines colorées par l'entraide et l'échange communautaire. De plus, le geste intime que représente le fait de préparer la nourriture pour sa famille, avec toutes des manières différentes de concevoir les règles d'hygiène et les façons de faire, vient ajouter à l'«exploit» de cuisiner en groupe.

Qu'à cela ne tienne, il est évident que quoi que certains qualifient la pratique des cuisines collectives comme étant contre-nature, l'aspect collectif de la cuisine peut aussi apporter grandement aux participantes.

Dans un groupe de cuisine, il n'y a pas que la préparation des aliments qui soit collective. Nous verrons dans la partie qui suit qu'on collectivise aussi la charge mentale reliée aux responsabilités domestiques ainsi que les soucis et problèmes vécus par les femmes. De plus, nous expliquerons comment l'aspect collectif influence les pratiques culinaires, ce qui peut entraîner plusieurs conséquences plus ou moins souhaitables chez les participantes (favorise de nouveaux apprentissages, permet une relation égalitaire entre les membres d'un groupe mais occulte parfois les savoirs personnels).

Collectivisation des problèmes vécus par les femmes

À la cuisine collective, non seulement on collectivise une responsabilité individuelle (la production domestique), mais on collectivise aussi les craintes, les soucis, les joies et les peines comme femme. À la question : « Quels sont vos principaux sujets de conversation entre vous lorsque vous cuisinez? », plusieurs d'entre elles répondent leur conjoint, les enfants, leur famille etc. D'ailleurs, il semblerait que l'activité de cuisine comme telle devient bien souvent un prétexte pour se confier, un intermédiaire qui atténue le sentiment de gêne engendré par le dévoilement d'aspects plus intimes de sa vie:

Tu sais, des fois t'es assis à une table avec une personne pis tu trouves ça dur parce que tu la connais pas beaucoup ou pas assez, tu trouves ça dur de parler de tes affaires là mais là c'est tout en faisant autre chose... Tu te dis elle m'écoute ou elle m'écoute pas, c'est comme moins impliquant là... (Lucie, entrevue 1)

Parfois, les conversations amènent aussi les participantes à briser l'isolement dans lequel elles vivent lorsqu'elles s'aperçoivent qu'elles ne sont pas seules à vivre tel ou tel problème que ce soit au niveau de la pauvreté, des tensions dans leur couple ou des problèmes avec les enfants. C'est ce qu'explique une des participantes lorsqu'elle raconte une conversation entre deux femmes dont elle a été témoin :

...elles se renvoyaient la balle, elles se défoulaient pis pour une fois elles avaient l'air contente de rencontrer quelqu'un qui vivait la même chose, ça sortait, ça sortait... (Lucie, entrevue 1)

Certaines vont même comparer leur groupe à un lieu de thérapie. On peut penser à cette femme qui qualifie l'heure du dîner comme leur « séance de thérapie de groupe » ou à cette autre qui raconte le défoulement auquel se livrent les participantes :

Comme au niveau sexualité, Mireille, elle dit : " C'est ça l'homme, y veut toujours que tu te mettes des petits déshabillés pis faut toujours que tu fasses des petites affaires... " Elle l'a lancé pis ça finit là mais en quelque part elle avait besoin de le dire... C'est un lieu de thérapie souvent, dépendamment du groupe... (Véronique, entrevue 5)

Des pratiques culinaires influencées par l'aspect collectif

« À la cuisine collective, on ne cuisine pas comme on le fait à la maison ». Voilà ce que plusieurs participantes m'ont expliqué lors de mes discussions avec elle concernant le fonctionnement des groupes. En effet, bien que les savoirs culinaires soient pris en compte et valorisés dans les groupes de cuisine, les participantes ont bien souvent une

recette à suivre et il arrive rarement que l'on s'appuie sur notre expérience personnelle. D'une part, les quantités sont différentes mais aussi, il y a un certain souci de satisfaire toutes les participantes du groupe en respectant la recette plutôt qu'en risquant parfois certaines initiatives personnelles qui ne pourraient pas plaire à toutes. Voyons comment une des participantes expose les différences entre le travail qu'elle effectue à la cuisine collective comparativement à ce qu'elle fait à la maison :

...moi, je suis habituée de cuisiner dans mes petits chaudrons, j'suis habituée, j'ai mes recettes dans le sens que je sais à peu près comment ça me prend de viande... Tandis que là, tu cuisines pour une gang, j'suis comme plus obligée de m'adapter aux recettes.... () ... quand j'ai ma recette, si j'ai le goût moi de dire, bien j'ai telle chose dans mon frigidaire, j'le rajoute dedans tandis qu'ici je ne le ferai pas... () Tu peux pas le faire parce que l'autre à côté, tu sais pas si elle va aimer ça... (Armande, entrevue 4)

Cette façon de faire, bien qu'elle occulte en partie les savoirs personnels des participantes, favorise les apprentissages et les découvertes culinaires. Entre autres, une des participantes affirmait qu'elle essaie des choses à la cuisine qu'elle n'a jamais faites à la maison par souci de ne pas gaspiller de la nourriture ou du fait qu'elle ne connaît pas tel ou tel produit :

C'est comme quand tu fais une recette qui passe plus ou moins à la maison ben au moins c'est pas de la gaspiller, mais c'est moins grave, je l'ai essayé mais c'est pas grave... (Armande, entrevue 4)

La dimension collective vient aussi influencer et transformer la tâche routinière que constitue la préparation des aliments, ce qui incombe habituellement aux femmes. Voici comment une des participantes décrit cette différence entre le fait de cuisiner à la maison, seule, et dans la cuisine collective, avec son groupe :

Tsé, quand tu fais à manger, toute seule dans ta cuisine ben un moment donné, c'est plate là tsé, c'est plus routinier, quand tu le fais avec quelqu'un, tu fais la même affaire mais vu que tu es avec quelqu'un, tu jases en même temps, tu fais plus de choses premièrement parce que tu es deux ou trois ou quatre, tu en fais plus pis en même temps la journée a passé, tu as cuisiné toute la journée, tu es fatiguée mais tu n'as pas l'impression d'avoir travaillé... Pas de pas avoir travaillé mais moi j'ai l'impression d'être la servante quand je cuisine toujours chez nous là... Mais quand je le fais ici au cuisine avec d'autres, j'ai pas cette impression-là d'être la servante... J'ai plus l'impression que c'est l'fun, on fait de la bouffe pour la famille... (Lucie, entrevue 1)

Une autre tâche qui prend un tout autre sens dans la cuisine collective est sans aucun doute la planification. Depuis toujours, à la maison, la planification fait partie intégrante de l'esprit des femmes dans leur quotidien, c'est ce que certains auteurs appellent d'ailleurs la « charge mentale » (Vandelac et al., 1994). En effet, il revient souvent aux femmes d'assumer tout ce qui concerne la gestion et la planification en ce qui a trait à la production domestique; on doit penser aux repas, à l'épicerie, au lavage, aux horaires d'activités des enfants et parfois même du conjoint ainsi qu'au budget et aux finances de la famille. Voici comment une des participantes décrit en ses mots cette « charge mentale » :

Un moment donné je me disais, ben j'en ai trop, quatre enfants, penser à tout ce qu'ils ont à l'école, les autres activités à part ça pis même j'pensais aux affaires à mon mari. Mais là, un moment donné, j'ai dit: "Tes affaires, tu te prends un agenda pis tu y penses, moi j'y pense plus parce que là je suis débordée ". Il se fiait bien trop, il se fie encore surtout pour les enfants comme hier, je suis arrivé pis je repartais. Il me dit : " Ah, où tu vas? ", j'arrivais de reconduire les enfants au patin, il me dit " Où tu vas, tu retournes au patin? ". J'ai dit: " Ben non, j'monte papa à l'hôpital, y'a de la dyalyse, ça fait deux semaines qu'il a de la dyalyse, mardi-jeudi-samedi mais là il avait complètement oublié... (Lorraine, entrevue 6)

Cet extrait démontre bien l'importance de la gestion et de l'organisation qui incombe aux femmes. Dans l'exemple ci-haut, en plus d'assumer ce qui relève de la maison, cette femme agit maintenant comme aidante naturelle pour les parents qui perdent peu à peu leur autonomie. Malheureusement, cette difficile réalité est appelée à se reproduire de plus en plus pour les femmes compte-tenu du virage ambulatoire et des nombreuses restructurations dans le domaine de la santé et des services sociaux telles que font foi plusieurs études à ce sujet (Guberman, 1993).

Cependant, à la cuisine collective, le processus de planification prend un tout autre sens en devenant collectif et systématisé. En effet, la plupart des groupes prévoient une rencontre avant la journée de cuisson où les participantes décident entre elles de ce qu'elles vont préparer, ce qu'elles ont besoin pour leurs recettes tout en se distribuant les tâches à accomplir. Tout en facilitant grandement le fonctionnement du groupe, on peut penser que cette pratique soulage aussi la « charge mentale » des femmes en ce qui a trait à leurs responsabilités domestiques à la maison. C'est ce qu'explique d'ailleurs une des participantes :

Je suis contente aussi quand je repars parce que là j'ai toute des choses de préparés... Mes dîners qui sont faits d'avance... Moi mon conjoint la plupart du temps il soupe à son travail, il a un micro-onde alors la plupart du temps il est capable de se les faire chauffer direct là, alors ça m'aide beaucoup... (Véronique, entrevue 5)

D'autre part, le fait de suivre une recette et de tenir compte des préférences de toutes les participantes crée une relation égalitaire entre les membres d'un groupe. Ainsi, une personne qui n'aurait pas beaucoup d'expériences en cuisine se situe alors au même niveau qu'une autre et réussit à fonctionner au même titre que les autres. Ce phénomène engendre même une redéfinition des rapports sociaux de genre dans les groupes de cuisine et c'est ce que nous aborderons dans la partie suivante.

3.5. LES CUISINES COLLECTIVES : REDÉFINITION DES RAPPORTS SOCIAUX DE GENRE

Nos observations à l'intérieur d'un groupe mixte de cuisine nous ont permis de constater que les rapports sociaux de genre prennent un tout autre sens dans la cuisine collective. De plus, nos questionnements à ce sujet auprès des participantes sont venus confirmer nos premières intuitions. Il semble que l'intégration des hommes dans la cuisine collective se fait plus facilement et n'est pas de même niveau qu'au sein de l'espace privé. Il y a d'abord un souci particulier d'intégrer les participantes, qui s'accroît davantage lorsque c'est un homme minoritaire dans un groupe de femmes.

Voyons comment une des participantes raconte son expérience dans un groupe mixte :

Q: Bien nous autres dans notre groupe, c'est un groupe bien le fun, on joke tout le long. Pis vu qu'on a un homme avec nous bien lui, on l'agace un peu plus là tu sais.

R: Vous l'agacez sur quoi mettons?

Q: C'est juste pour le faire sentir bien avec nous vu qu'on est juste des femmes là tu sais, pour pas qu'il se sente trop tout seul... (Véronique, entrevue 5)

La dimension « apprentissage » est aussi importante dans les groupes de cuisine. C'est comme si chacun arrivait avec un bagage d'expériences culinaires et que tous obtenaient quand même un statut égal dans la cuisine. En fait, on se dit bien souvent que si une femme est capable de suivre la recette, un homme l'est tout autant :

Un homme, c'est capable autant qu'une femme de suivre mettons la recette... Parce que tu peux avoir autant de difficultés avec une femme qu'avec un homme parce que y'en a qui ont plus de difficultés, ça peut se passer aussi avec une femme ou un homme... (Lucie, entrevue 1)

À cette redéfinition intéressante des rapports sociaux de genre, il faut toutefois garder à l'esprit que les hommes qui participent aux cuisines collectives occupent bien souvent le même statut familial que les femmes ou encore sont célibataires et sans conjointe. Il m'a été impossible de découvrir au cours de ma démarche de recherche des hommes vivant avec une conjointe et participant à un groupe de cuisine collective.

Par ailleurs, nous constatons que le travail effectué dans les cuisines collectives est aussi perçu différemment par les hommes, ce qui amène une transformation dans les rôles au sein même du couple. En effet, la nourriture préparée à la cuisine collective semble être

davantage reconnue comme une contribution des femmes à l'économie de leur famille, contrairement au travail effectué strictement à l'intérieur de la maison. Voyons comment une des participantes explique la réaction de son conjoint quant à sa participation à un groupe de cuisine :

Il est très content, il en revient pas de toute la quantité qu'on a pis il a tout le temps hâte d'arriver pis de voir ce qu'on a fait (Françoise, entrevue 3)

De plus, la valeur monétaire associée aux plats préparés vient renforcer la contribution des femmes à l'économie domestique :

... ça nous sauve comme une épicerie par semaine environ parce que ça nous coûte environ 20 dollars pour moi ce qui me dure une semaine. Si non moi quand je fais une épicerie pour la semaine c'est 70 dollars. J'économise environ 50 dollars là... (Véronique, entrevue 5)

Finalement, on peut dire que la cuisine collective contribue non seulement à reconnaître la valeur du travail domestique des femmes mais elle représente aussi une économie monétaire qui renforce cette contribution et ajoute de l'importance au rôle assumé par les femmes. Comme l'explique bien cette participante :

Je ne m'en vais pas dans un bar prendre une bière, j'm'en vais faire de la cuisine. Je ne m'en vais pas me pogner le derrière, c'est pour qu'on économise... Alors je ne travaille pas mais au moins je fais ma part pour que ça coûte moins cher! (Marie-Claude, entrevue 2)

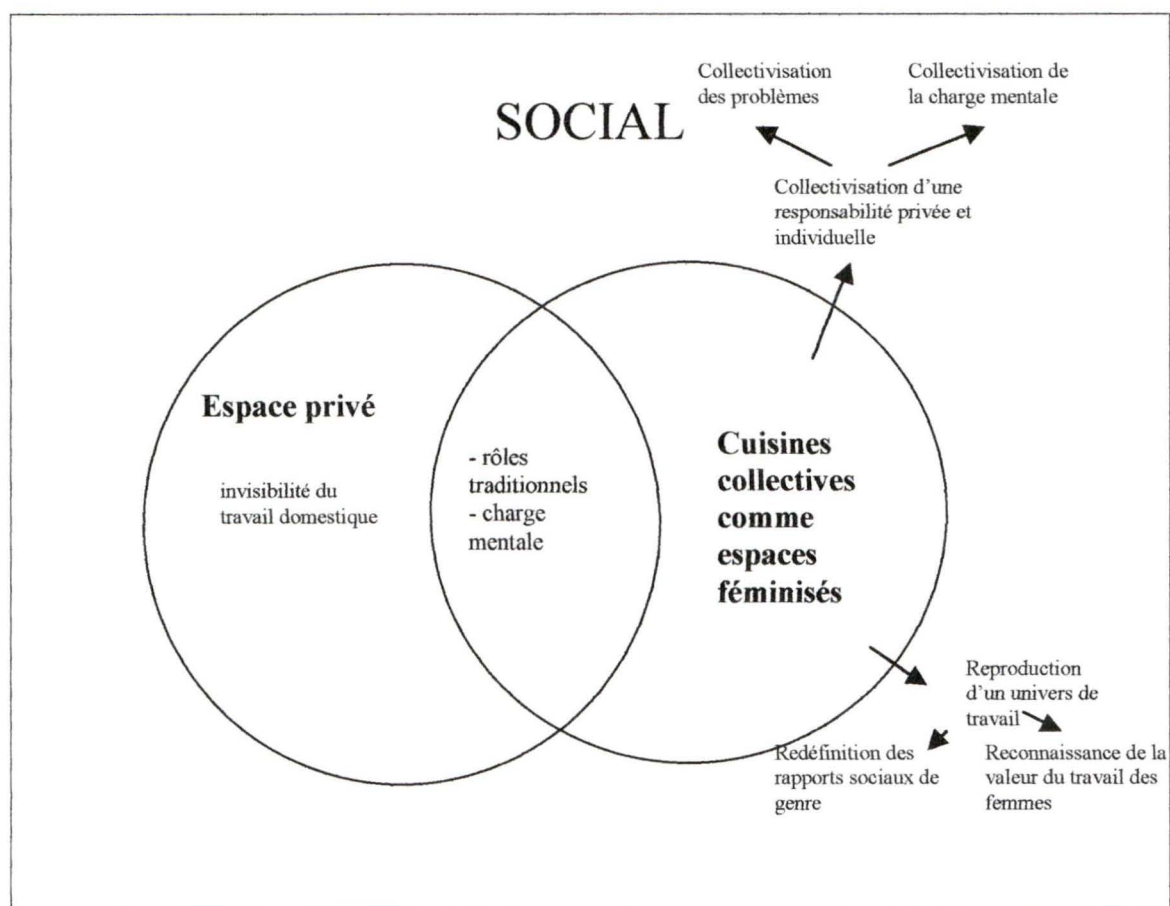
3.6. DU PRIVÉ AU PUBLIC OU LE PASSAGE DES FEMMES VERS LES CUISINES COLLECTIVES...

Comme nous l'avons évoqué tout au long de ce chapitre, l'expérience des femmes dans les cuisines collectives va bien souvent au-delà de l'expérience culinaire et met en place d'autres logiques de participation qui diffèrent de celles de l'espace privé. En ce qui concerne plus particulièrement les concepts qui nous intéressaient, il va sans dire que les cuisines collectives participent en quelque sorte à une redéfinition du travail domestique assumée en grande partie par les femmes. D'une part, il y a l'aspect « collectif » qui soulage grandement les femmes des responsabilités qui leur incombent. Il y a aussi le fonctionnement même des groupes de cuisine qui, en reproduisant un univers de travail, participe en quelque sorte à la reconnaissance de la valeur du travail des femmes et à une redéfinition des rapports sociaux de genre au sein même de la cuisine collective.

À partir de ces constats, peut-on tirer comme conclusion que la participation des femmes aux cuisines collectives peut contribuer à leur émancipation et à leur prise en charge? En recherche féministe, lorsqu'on parle d'émancipation, on se réfère bien souvent à l'action sociale des femmes ou encore au pouvoir politique que celles-ci peuvent retirer. Et si l'émancipation des femmes pouvait passer par la reconnaissance de leur travail invisible? À tout le moins, ma recherche démontre que les cuisines collectives contribuent à d'autres logiques de participation pour les femmes que la simple production / reproduction domestique. D'autant plus que les espaces féminisés que sont les cuisines collectives ont l'opportunité de rejoindre des femmes pour qui les luttes féministes sont bien souvent loin de leurs préoccupations premières et de leurs

besoins primaires. En effet, de nos jours, bien des femmes se reconnaissent peu dans les luttes féministes que mène le mouvement des femmes. À l'intérieur des cuisines collectives, c'est par des gestes quotidiens que les femmes développent leur solidarité, leur prise en charge et augmentent leur visibilité sociale...

Schéma 2 : Les cuisines collectives dans l'espace social



CONCLUSION

Tout au long de ce mémoire, j'ai exploré la participation des femmes aux cuisines collectives et les impacts de cette participation en ce qui concerne la production/ reproduction domestique ainsi que les effets sur les rapports sociaux de genre. En observant différents groupes de cuisine et en explorant le vécu des femmes participantes, j'ai pu découvrir une transposition du privé au public, transposition qui engendre plusieurs impacts chez les participantes telles qu'une collectivisation des problèmes et de la charge mentale et une redéfinition des rapports sociaux de genre.

À la lumière de mes résultats de recherche, je constate que l'utilisation du concept **d'espaces féminisés** tout au long de ma démarche m'a permis d'adopter un positionnement différent des chercheurs s'étant intéressés jusqu'à maintenant au phénomène des cuisines collectives. En outre, il m'a été possible de faire ressortir des logiques de participation intéressantes et parfois « questionnantes » quant aux fondements même de ces organismes. D'ailleurs, bien que mon analyse ait été réalisée, de façon majoritaire, en puisant dans le vécu des femmes et des groupes participants, je me suis souvent interrogée sur la philosophie véhiculée dans chaque organisme de cuisines collectives rencontré et en quoi ces organismes, regroupant majoritairement des femmes, pouvaient s'apparenter aux groupes de femmes dans lesquels je m'impliquais. Principalement, ces groupes dénoncent la violence dont les femmes sont trop souvent victimes (CALACS ou Maison d'hébergement) ou encore le droit de choisir en ce qui concerne leur propre corps (Coalition pour le droit à

l'avortement libre et gratuit). Dans ces organismes, bien que les usagères aient accès à une aide individuelle, la finalité de l'intervention vise toujours l'action sociale et la conscientisation des femmes par rapport aux inégalités engendrées par notre système patriarcal. Ainsi, au cours de ma démarche de recherche, j'ai pris conscience que certains impacts de la participation des femmes aux cuisines collectives rejoignaient des objectifs visés par les groupes de femmes (collectivisation des problèmes, reconnaissance du travail des femmes, etc.).

D'ailleurs, certaines féministes militantes affirment qu'historiquement, les cuisines collectives sont issues du mouvement des femmes au Québec¹. Pour ces militantes, l'espace d'oppression que représentait la cuisine pouvait alors devenir un espace d'émancipation et de revendications. En effet, à l'époque, il semble que le fait de se regrouper pour cuisiner collectivement visait à faire reconnaître le travail invisible et non salarié des femmes ainsi que la pauvreté augmentant constamment dans ce groupe de la population. Ainsi, les cuisines collectives étaient avant tout une organisation politique et de défense de droits.

De nos jours, aux yeux de la population en général, les cuisines collectives sont bien souvent confondues à travers la multitude d'organismes d'aide alimentaire au Québec. Il faut dire que depuis quelques années, le principe des cuisines collectives a été récupéré à maintes reprises et par différents intervenants, dont certains œuvrent

¹ Propos tenus par une des initiatrices du Regroupement des cuisines collectives du Québec lors du 66^e congrès de l'ACFAS tenu à l'Université Laval de Québec dans le cadre de l'atelier intitulé : « De quelques enjeux pour le développement des cuisines collectives », 14 mai 1998.

dans le domaine de la nutrition ou de l'éducation. Ainsi, certaines militantes dans les cuisines collectives affirment que le courant « éducationnel », qui traverse ces organismes depuis quelques années, brise la spontanéité et ne contribue pas à la reconnaissance de l'expérience personnelle et du potentiel des femmes². De plus, la professionnalisation qui a touché bon nombre de ces organismes n'est pas non plus sans présenter de risques quant à un éloignement de leur origine et de leurs fondements.

Il va sans dire que les lieux que j'ai visités dans le cadre de ma cueillette de données n'échappent pas, eux non plus, à ces constatations. La philosophie et les objectifs fixés au départ par les fondatrices des différents organismes influencent grandement le vécu des participantes aux groupes de cuisine. D'ailleurs, certains groupes très encadrés ne semblaient pas laisser beaucoup de place à l'expérience des femmes et à leur initiative. D'autres encore, axés davantage sur la tradition, ressemblaient parfois à une forme de ghetto pour les femmes qui y participaient.

Toutefois, selon l'angle de recherche qui a été privilégié tout au long de ma démarche et qui suppose qu'il y aurait une transposition de la charge domestique des femmes, (notamment celle de préparer la nourriture), vers un espace public tel que les cuisines collectives, on ne peut ignorer la place sociale qu'apportent ces dernières aux participantes, autrefois reléguées à l'espace privé. Effectivement, l'action de cuisiner, effectuée habituellement dans l'espace privé, prend un tout autre sens

² *Idem*

lorsqu'on la transpose dans un espace public telles que les cuisines collectives. Par exemple, cette recherche m'a permis de découvrir des femmes prenant la parole dans leur communauté, affirmant leur contribution à la cuisine collective. J'ai pu observer aussi l'implication de certaines femmes dans d'autres organismes issus des cuisines collectives, tel qu'un comptoir d'échange de biens et services. Pour ces femmes, il est possible d'affirmer que la cuisine collective constitue un repère social et a contribué en quelque sorte à l'exercice de leur citoyenneté au sein de leur communauté.

En somme, cette recherche à caractère exploratoire apporte une contribution innovatrice aux travaux réalisés en regard du phénomène des cuisines collectives au Québec. J'utilise ici le terme « innovatrice » car il est étonnant de constater que peu de recherches se sont intéressées à l'aspect des rôles traditionnels et à la présence majoritaire des femmes dans ces organismes. La plupart des écrits recensés sur les cuisines collectives tentent avant tout de démontrer le potentiel d'empowerment et d'insertion sociale que revêt le principe des cuisines collectives. Deux importantes recherches, celles de Noraz (1996) et celles de Fréchette (1997) décrivent de façon détaillée le fonctionnement de certains organismes de cuisines collectives au Québec en s'intéressant elles aussi à l'insertion sociale et au potentiel de prise en charge développé chez les participantes. Une autre recherche recensée, réalisée par Sonia Racine (1997), traite davantage du potentiel de promotion de la santé mentale que peut engendrer la participation des usagères aux cuisines collectives. Un auteur qui

s'est intéressé au phénomène, Jacques Caillouette (1995), dresse le portrait suivant de ces organismes:

...la cuisine collective représente une petite école de démocratie, un lieu d'échange culturel, d'auto-organisation, d'efficacité communautaire, ainsi qu'un espace où modernité et tradition peuvent se rencontrer sans pour autant perpétuer la division des sexes (Caillouette, 1995, p.117).

L'analyse présentée par cet auteur met de l'avant des valeurs et des principes intéressants découlant des groupes de cuisines collectives. Toutefois, ma démarche de recherche vient nuancer cette vision en ce qui a trait à la perpétuation des rapports sociaux de genre. En fait, de par la présence encore majoritaire des femmes dans les groupes de cuisine, on ne peut ignorer les rapports de pouvoir entre les genres qui se perpétuent de l'espace privé à cet espace public.

Comme nous pouvons le constater, la recherche sur les cuisines collectives en est à ses premiers jalons au Québec. Parfois ignorées ou encore incluses sans distinction dans les recherches traitant de l'aide alimentaire au Québec, il va sans dire que les cuisines collectives gagnent à être explorées pour les particularités qui les distinguent complètement des autres organismes d'aide alimentaire. Il faut aussi tenir compte des origines des cuisines collectives et de l'histoire de ces organismes dont le principe a été malheureusement dilué au fil des années. Ma démarche de recherche maintenant terminée, j'espère que mes réflexions permettront à des organismes de cuisines collectives ou encore au Regroupement des cuisines collectives du Québec

d'alimenter un débat qui selon moi revêt une grande importance en regard de l'origine même du principe des cuisines collectives.

Il en va de même pour la pratique du service social dans ces organismes. Au terme de cette démarche de recherche, plusieurs pistes de réflexion peuvent être explorées à titre d'intervenants sociaux œuvrant dans les cuisines collectives. En fait, en tant que travailleuse sociale, je crois qu'il est essentiel de s'interroger sur les impacts de la participation à de tels organismes pour les usagers et plus particulièrement pour les femmes. Sommes-nous en train de créer des ghettos pour ces femmes? Que retirent-elle de leur expérience de participation à un groupe, non seulement au niveau personnel mais aussi en ce qui a trait à leur position dans la communauté? Pouvons-nous mettre en place certaines activités qui permettraient justement la requalification sociale de ces femmes? Selon moi, seule une approche de promotion en service social peut nous permettre d'atteindre cet objectif et d'éviter l'interventionnisme en mettant de l'avant des méthodes de counseling et d'éducation. N'oublions pas l'origine de ces organismes, visant avant tout l'autonomie et la défense des droits des femmes.

D'autre part, le courant « psychologisant » qui a balayé les groupes de femmes ces dernières années nous amène-t-il à oublier la pauvreté vécue par ces femmes, d'abord engendrée par des injustices sociales? Reformuler en d'autres mots; passons-nous plus de temps à élaborer des ateliers sur l'estime de soi (et oui, cette « mode » a aussi

envahi les cuisines collectives) qu'à favoriser l'autonomie et l'auto-prise en charge de ces femmes?

De groupes politiques et de défense de droit des femmes qu'ils étaient au départ, les organismes de cuisines collectives se mêlent maintenant à la multitude de ressources d'aide alimentaire dans notre société. Les femmes s'y retrouvent majoritaires parce que, malheureusement, ce sont elles qui sont les plus touchées par la pauvreté mais aussi parce que l'action de cuisiner fait toujours partie des responsabilités qui incombent aux femmes. En tant qu'intervenantes sociales, si nous voulons contribuer à l'amélioration des conditions de vie de femmes, demeurons attentives à la présence majoritaire de ces dernières dans ces organismes et à l'ouverture dans la communauté que nous pouvons créer pour les participantes.

ANNEXES

ANNEXE 1

GRILLE D'OBSERVATION

LIEUX PHYSIQUES

- Date, lieu
- Aménagement de la cuisine
- Nombre de participants-es / sexe / âge

LES RAPPORTS SOCIAUX DE GENRE***Plus spécifique aux groupes mixtes:***

- Est-ce que les membres du groupe jouent un rôle différent selon leur sexe?
- Quels sont les rapports entretenus entre les hommes et les femmes au sein du groupe?
- Est-ce que ces rapports sont différents de ceux qui existent entre les femmes?
- Est-ce que les femmes semblent avoir un plus grand pouvoir décisionnel que les hommes?
- Quelle est la place de chacun(e) au sein du groupe?

Plus spécifique aux groupes non- mixtes (composés seulement de femmes):

- À travers les discussions du groupe, est-il possible d'identifier quels sont les rapports que les femmes entretiennent avec les hommes (conjoint ou entourage)?
- Quelles sont les principales discussions entre elles entourant ces rapports?
- Quelles sont les équités / iniquités que les femmes nomment face à l'autre sexe?
- Quelles sont les changements qu'elles identifient depuis le début de leur participation aux groupes de cuisines collectives concernant leurs rapports avec les hommes?

LES ESPACES FÉMINISÉS

- Quel est le but de la participation des femmes à ce genre de groupe (participation à la production familiale, économiser, se faire des amis(es), plaisir de cuisiner en groupe, connaître d'autres recettes, cuisiner sans la présence des enfants, etc) ?
- Comment perçoivent-elles leur participation à ce genre de groupe (gêne, obligation, fierté, sentiment de prise en charge etc)?
- Est-ce que les participants-es entretiennent d'autres liens ensemble, en dehors des jours de cuisine?
- Si oui, quelle est la nature de ces liens? (familiaux, amicaux, entraide etc.)
- Est-ce qu'il est possible d'observer des réseaux de solidarité et d'entraide entre les femmes du groupe (échanges de services, partage de connaissances etc) ?
- Quels sont les réseaux qui se développent et qui peuvent avoir des répercussions sur l'extérieur (ex. loisirs, employabilité, insertion sociale etc.)?
- Est-ce que les sujets abordés par les participantes sont strictement en lien avec la production domestique ou s'ouvrent parfois sur l'extérieur (ex.loisirs, marché du travail, ressources etc.)?
- Y a-t-il des sujets qui semblent tabous entre les participantes?

*ANNEXE 2***AUX PARTICIPANTES DES CUISINES COLLECTIVES...**

Sherbrooke, juillet 1997

Bonjour!

Depuis environ deux mois, je participe à différents groupes de cuisines collectives. La plupart d'entre vous ont d'ailleurs eu la chance d'observer mes « merveilleux talents culinaires » au sein de vos groupes... Ces journées de cuisine sont pour moi riches en apprentissage personnels mais aussi professionnels, car, comme vous le savez sûrement déjà, j'effectue présentement une recherche sur les impacts de la participation des usagères aux cuisines collectives.

Afin d'approfondir davantage mes questionnements de recherche, je sollicite maintenant votre participation de façon un peu plus personnelle à ma recherche. En effet, il serait intéressant pour moi de vous rencontrer individuellement pour discuter de votre participation au groupe de cuisine. Cette rencontre, qui sera d'une durée d'environ une heure, servira à mieux connaître comment vous vous êtes intégrées aux groupes de cuisines collectives et quels sont les bénéfices et les avantages que vous retirez de cette activité, au niveau personnel mais aussi social. Vos réflexions seront pour moi un bon outil pour compléter mes questions de recherche et du même coup, pourront permettre aux organismes de cuisines collectives de mieux comprendre comment les usagères s'approprient le service. Il est très important pour moi de connaître vos commentaires et réflexions car c'est ce qui me permettra de traduire le plus justement possible le vécu des usagères aux cuisines collectives.

Soyez assurée que tous les propos que nous aborderons au cours de cette rencontre demeureront strictement confidentiels, je serai la seule à avoir accès à vos coordonnées et vous ne serez pas identifiée dans mon rapport de recherche. Aussi, la rencontre pourra se dérouler au moment qui vous conviendra et dans l'endroit de votre choix, à votre domicile ou dans un café quelconque.

Si vous êtes intéressée à participer à cette rencontre, vous n'avez qu'à contacter le coordonnateur ou la coordonnatrice des cuisines auxquelles vous participez ou bien me téléphoner à Sherbrooke au 346-9711. En donnant votre nom au coordonnateur ou à la coordonnatrice, il ou elle me contactera pour me donner les coordonnées pour vous joindre.

En vous remerciant à l'avance de votre collaboration et au plaisir de se revoir bientôt!

Mariane Bastien, étudiante à la maîtrise en service social

ANNEXE 3

GRILLE D'ENTREVUE

1. LES CUISINES COLLECTIVES COMME ESPACES FÉMINISÉS

Parlons tout d'abord de ce qui t'a amené à participer à un groupe de cuisine collective et comment ça se passe dans ton groupe...

- *Comment as-tu entendu parler des cuisines collectives?*
- *Qu'est-ce qui t'a amené à participer à un groupe de cuisine?*
- *J'aimerais que tu me racontes ta première journée de cuisine?*
 - *perception positive ou négative de sa participation au groupe*
 - *qui prend les décisions au sein du groupe?*
 - *choix des recettes / façons de cuisiner*
 - *sujets de conversation abordés*
 - *conversation la plus marquante*
 - *sujets tabous*
- *Quels sont les avantages et les inconvénients que tu identifies dans ta participation au groupe?*
 - *liens et réseaux qui se développent avec les autres participantes*
 - *ouverture sur l'extérieur, est-ce qu'elles se voient en dehors des jours de cuisine?*
- *Mis à part les jours de cuisine, avez-vous participé à des activités organisées par l'organisme? Si oui, quelle était cette activité et comment ça s'est passé?*

2. LA PRODUCTION DOMESTIQUE ET LES RAPPORTS SOCIAUX DE GENRE

Parlons maintenant de ta participation au groupe de cuisine en lien avec ton rôle à la maison...

- *Peux-tu me parler de comment ça se passe quotidiennement à la maison en ce qui concerne les tâches domestiques?*
- *Est-ce que ta participation à un groupe de cuisine a engendré certains changements dans ton rôle à la maison? (+ ou - de responsabilités, + grande reconnaissance de ton travail par le conjoint etc.)*
- *Comment ton conjoint perçoit-il ta participation au groupe de cuisine?*

Finalement, abordons ta participation au groupe de cuisine en lien avec les relations hommes-femmes?...

- *Selon toi, qu'est-ce qui fait en sorte que très peu d'hommes participent à des groupes de cuisine?*
- *Si ton groupe incluait un ou plusieurs hommes, crois-tu que ceux-ci y occuperaient une place différente que celle occupée par les femmes? Crois-tu que le fonctionnement du groupe en serait différent?*

3. QUELQUES RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX...

- *Nom de la cuisine collective à laquelle la participante est rattachée*
- *Âge:*
- *Statut familial (famille monoparentale, bi-parentale, personne seule, autre)*
- *Nombre d'enfants et âge de chacun*
- *Origine*
- *Occupation actuelle* *-de votre conjoint?*

BIBLIOGRAPHIE

- BEAUDOIN, Chantal, Pierre J. HAMEL et Céline LE BOURDAIS (1987). « Les femmes et la pauvreté (au Québec) », *Revue internationale d'action communautaire*, no 18, p.161-171.
- BLANC, Marcel (1987). « La biologie et ses dérives », *Magazine littéraire*, no.239-240, p.65-67.
- CARDIN, M. et A. HOME (1983). « La pratique du service social avec les groupes de femmes », *Service social*, vol.32, no 1 et 2.
- C.A.S. (1989). *Deux Québec dans un. Rapport sur le développement social et démographique*, Montréal, Gaëtan Morin Éditeur, 124 pages.
- C.E.C. (1992). *Les nouveaux visages de la pauvreté. La sécurité du revenu des familles canadiennes*, Ottawa, Conseil Économique du Canada, 74p.
- CAILLOUETTE, Jacques (1995). « La cuisine collective, c'est plus que la cuisine », *Possibles*, 19, no.3, p.111-122.
- CARREFOUR DES CUISINES COLLECTIVES DE SHERBROOKE. « *Historique des cuisines collectives de Sherbrooke* », Sherbrooke.
- CHAMBERLAND, Claire (1988). « Les filles connaîtront-elles un jour l'expérience du pouvoir? », *Revue canadienne de service social*, vol.5, p.177-193.
- CHARBONNEAU, F., J. PANET-RAYMOND et C. POIRIER (1985). *Les conditions de vie des salariés québécois et leurs stratégies en temps de crise*, Montréal, Université de Montréal, 599p.
- COHEN, Yolande (1992). *Femmes de parole. L'histoire des Cercles de Fermières du Québec 1915-1990*, Québec, Le Jour éditeur, 315 p.
- CONSEIL NATIONAL DU BIEN-ETRE SOCIAL (1990). *La femme et la pauvreté dix ans plus tard*, Ottawa.
- CONSEIL NATIONAL DU BIEN-ÊTRE SOCIAL (1992). *Profil de la pauvreté*, Ottawa, Conseil national du bien-être social, annuel, 82p.
- CONSEIL ÉCONOMIQUE DU CANADA (1992). *Les nouveaux visages de la pauvreté: la sécurité du revenu des familles canadiennes*, Ottawa, 71p.
- CORBEIL et al. (1994). « Perceptions et pratiques des mères en emploi. De quelques paradoxes. » *Recherches féministes*, vol.7, no.1, p.95-124.

COSSE, Pascaline (1993). « Vers le développement de l'autonomie économique des femmes: une expérience de groupe », *Service social*, 42, no 2, p.163-182.

DAGENAIS, Huguette (1994). « Approches et méthodes de la recherche féministe », 2e édition revue et augmentée, Québec, Groupe de recherche multidisciplinaire féministe, Université Laval, Cahier no 1, 106p.

DAGENAIS, Huguette. (1980). « Les femmes dans la ville et dans la sociologie urbaine, *Anthropologie et sociétés*, 4, 1, p.21-37.

DANDURAND, Renée B. (1990). « Le couple : les transformations de la conjugalité » in LEMIEUX, Denise (sous la dir.), *Familles d'aujourd'hui*, Québec, IQRC, p.23-43.

DANDURAND, Renée B. et Françoise-Romaine OUELLETTE (1995). « Famille, État et structuration d'un champ familial », *Sociologie et sociétés*, vol.27, no.2, p.103-119.

DAUNE-RICHARD, Anne-Marie et Anne-Marie DEVREUX (1992). « Rapports sociaux de sexe et conceptualisation sociologique », *Recherches féministes*, vol.5, no.2, p.7-30.

DE COSTER, Michel (1992). *Introduction à la sociologie*, Bruxelles, ouvertures sociologiques, 389p.

DELPHY, Christine (1970). *L'ennemi principal*, Paris, 139p.

DESCARRIES, Francine et Christine CORBEIL (1994). *Travail et vie familiale: une difficile articulation pour les mères en emploi*, Montréal, Centre de recherche féministe de l'UQAM, 44p.

DE SINGLY, François (1987). « Gagner sa place: la conquête de l'autonomie des femmes dans la famille », *Revue internationale d'action communautaire*, no 18, p.153-159.

DESLAURIERS, J.-P (1991). *Recherche qualitative: guide pratique*, Montréal, Mc Graw Hill, 142p.

DESMARAIS, Danielle et Paul GRELL (1986). *Les récits de vie. Théorie, méthode et trajectoires types*, groupe d'analyse des politiques sociales, Montréal, Éditions Saint-Martin, 180p.

DISPENSARE DIÉTÉTIQUE DE MONTRÉAL (1992). *Budget de subsistance et budget de confort minimum*, Montréal, Dispensaire diététique de Montréal, annuel, 45p.

DOUCET, Laval et FAVREAU, Louis (1992). *Théorie et pratiques en organisation communautaire*, Sainte Foy, Presses de l'Université du Québec, 464p.

DURAND, Jean-Pierre et Robert WEIL (1989). *Sociologie contemporaine*, Paris, Éditions Vigot, 644p.

EHRENREICH, Barbara et Deirdre ENGLISH (1982). *Des experts et des femmes (150 ans de conseils prodigués aux femmes)*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 347p.

ENJEU, Claude et Joana SAVÉ (1975). « Structures urbaines et réclusion des femmes », in Collectif, *Les femmes s'entêtent*, Paris, Éditions Gallimard, p.33-49.

FAVREAU, Louis et Lucie FRÉCHETTE (1995). « Pauvreté urbaine et exclusion sociale. Les nouvelles figures du travail social auprès des personnes et des communautés locales en difficulté », *Service social*, vol.44, no.3, p.71-93.

FERLAND, M (1991). *Vivre sous le seuil de la pauvreté au Québec: profil de l'insuffisance du revenu par territoire de CLSC et par région socio-sanitaire*, Québec, D.S.C. Saint-Sacrement, 24 p., annexes.

FORTIN, Andrée (1987). « Les lieux de la sociabilité et de la solidarité féminines », *Cahiers de géographie du Québec*, 31, no 83, p.157-175.

FRENCH, Marilyn (1986). *La fascination du pouvoir*, Paris, Éditions Acropole, 597p.

GARNIER, Louise et al (1990). « Les femmes et la pauvreté (au Québec) », *Le magazine de Vie ouvrière*, no 224, p.14-22.

GAUTHIER, Benoît, dir (1992). *Recherche sociale. De la problématique à la collecte des données*, 2e ed., Québec, Presses de l'Université du Québec, 584p.


GOUVERNEMENT DU QUÉBEC (1992). *La santé des femmes démunies: Mieux comprendre pour mieux intervenir*, Québec, Bibliothèque Nationale du Québec, 76p.

GOUVERNEMENT DU QUÉBEC (1992). *Les rapports hommes-femmes et les inégalités socio-économiques qu'ils produisent: Implications pour la santé et le bien-être*, Québec, Bibliothèque Nationale du Québec, 34p.

GOUVERNEMENT DU QUÉBEC (1995). *Stratégies du Québec pour les femmes. Bilan, constats, perspectives 1985-2000*, Québec, Bibliothèque Nationale du Québec, 183p.

GUBERMAN, Nancy et al. (1993). *Travail et soins aux proches dépendants*, Montréal, Editions du Remue-Ménage, 195p.

GUILLAUMIN, Colette (1978). « Pratique de pouvoir et idée de Nature: 1. « L'appropriation des femmes », *Questions féministes*, 2, p.5-30.

 GUILLAUMIN, Colette (1992). *Sexe, race et pratique du pouvoir*, Paris, Côté-femmes éditions, 239p.

GUILLOT, Caroline et Gérard NEYRAND (1985). « Le sexe de l'espace », *Espace et Sociétés*, no.46, p.55-69.

HAWLEY McWHIRTER, Ellen (1991). « Empowerment in Counseling », *Journal of Counseling & Development*, Vol.69, p.222-227.

HOME, A. « Mobilizing Women's Strengths for Social Change: the Group Connection », *Social Work with Groups*, vol.14, no.3-4, p.153-173.

ILLICH, Yvan (1981). *Le travail fantôme*, Paris, Éditions du Seuil, 162p.

KALINA, L. et J.L. GAUVIN (1995). *Ensemble pour mieux manger. Guide d'action communautaire contre la faim*, Montréal, Table de concertation sur la faim du Montréal Métropolitain, 77p.

KAUFMANN, Jean-Claude (1992). *La trame conjugale : analyse du couple par son linge*, Paris, Éditions Nathan, 258p.

LABRECQUE, Marie France, sous la dir. (1994). *L'égalité devant soi; sexes, rapports sociaux et développement international*, Ottawa, Centre de recherches pour le développement international, 351p.


LANDRY, Simone (1989). « Le pouvoir des femmes dans les groupes restreints », *Recherches féministes*, vol.2, no.2., p.15-54.

LANGLOIS, Simon (1990). « L'avènement de la société de consommation : un tournant dans l'histoire de la famille » in LEMIEUX, Denise (sous la dir). *Familles d'aujourd'hui*, Québec, IQRC, p.89-114.

LAVOIE, Gertrude (1996). « Avoir du coeur au ventre. Les femmes qui oeuvrent dans les cuisines collectives ne veulent pas être des employées de l'industrie de la misère », *Le Devoir*, p.A11.

LAURIN-FRÉNETTE, Nicole (1981). « Féminisme et anarchie : quelques éléments théoriques et historiques pour une analyse de la relation entre le Mouvement des femmes et l'état », dans COHEN, Y (édit). *Femmes et politique*, Montréal, Le Jour, p.147-191.

LEBOEUF, Louise (1991). « Les femmes et la pauvreté », *Service social*, 40, no 3, p.24-41.

 LESEMANN, Frédéric (1987). *Les nouvelles pauvretés, l'environnement économique et les services sociaux*, Québec, Commission d'enquête sur les services de santé et les services sociaux, 115p.

- MALINOWSKI, Bronislaw (1913). *The family among the Australian Aborigines: A Sociological Study*, monographs on sociology, vol.1, Londres, University of London Press.
- MASSON, Dominique (1994). « S'organiser pour s'autodévelopper » in LABRECQUE, Marie-France (sous la dir.), *L'égalité devant soi: sexes, rapports sociaux et développement international*, Ottawa, Centre de recherche pour le développement international, p.64-86.
- MAYER, Robert et Francine OUELLETTE (1991). *Méthodologie de recherche pour les intervenants sociaux*, Montréal, Éditions Gaëtan Morin, p.223-224.
- MEAD, Margaret (1966). *L'un et l'autre sexe*, Paris, Éditions Denoël / Gonthier, 345 p.
- MEILLASSOUX, Claude (1979). *Femmes, greniers et capitaux*, Paris, François Maspero, 251p.
- MERCIER, Lucie (1995). « La pauvreté: phénomène complexe et multidimensionnel », *Service social*, vol.44, no.3, p.7-27.
- MERCIER, Lucie (1990). « Le quotidien et le partage des tâches » in LEMIEUX, Denise (sous la dir). *Familles d'aujourd'hui*, Québec, IQRC, p.143-157.
- M.M.S.R. (1990) *La pauvreté au Québec*, Québec, Les publications du Québec, 115p.
- NINACS, A, William (1995). « Empowerment et service social: approches et enjeux », *Service social*, vol.44, no.1, p.69-93.
- NINACS, A, William (1995). « Entraide économique, création d'entreprises, politiques sociales et empowerment », *Nouvelles pratiques sociales*, vol.8, no.1, p.97-119.
- OUELLET, H., L. VERREAULT et J.-L. GENDRON (1995). *Les exclus du partage: la pauvreté*, Québec, Université Laval, Centre de recherche sur les services communautaires, Collection: Les rapports du CRSC, 64p.
- PARADIS, France (1991). « Cuisines collectives: bien plus que la simple popote », *La Gazette des femmes*, 13, no 3, p.6-8.
- PELLETIER, Lyse (1987). « Au sujet des espaces féminisées », *Cahiers de géographie du Québec*, vol.31, no.83, p.177-188.
- PERROT, Michelle (1980). « La ménagère dans l'espace parisien au XIXe siècle. *Annales de la recherche urbaine*, 9, p.3-22.

RICHARDSON, Mary Rebekah (1994). « Des concepts pour l'étude des rapports sociaux de sexe dans le développement » in LABRECQUE, Marie-France (sous la dir.), *L'égalité devant soi: sexes, rapports sociaux et développement international*, Ottawa, Centre de recherche pour le développement international, p.242-257.

RICHERS, Graham (1986). *Food Banks and the Welfare Crisis*, Ottawa, Conseil canadien de développement social, 171p.

RICHERS, Graham et al (1986). « La Pauvreté: raison d'État, affaire de cœur. III. Moins d'État, plus de cœur? La pauvreté au quotidien », *Revue internationale d'action communautaire*, no 16, p.159-208.

ROBERGE, Andrée (1987). « Les rapports femmes-hommes: une expression particulière d'une économie sexuée », *Anthropologie et Sociétés*, vol.11, no.1, p.57-69.

ROBITAILLE, Jean et Monique TREMBLAY (1990). « Femmes de '90: Sur les routes de l'itinérance », *Le magazine de Vie ouvrière*, no.224, p.18-20.

ROUFFIGNAT, J., S. RACINE et É. COTÉ (1996). *Appauvrissement, aide alimentaire et organismes communautaires: de la compréhension à l'action*, Table d'interaction sur la faim de Québec, Moisson Québec, Centre de recherche en aménagement et développement, Université Laval, 266p.

ST-HILAIRE, Colette (1996). « La production d'un sujet-femme adapté au développement. Le cas de la recherche féministe aux Philippines », *Anthropologie et Sociétés*, vol.20, no.1, p.81-102.

ST-HILAIRE, Colette (1994). « Le féminisme et la nostalgie des grands Récits », *Cahiers de recherche sociologique*, no.23, p.79-103.

SINGLY, François de (1987). *Fortune et infortune de la femme mariée: sociologie de la vie conjugale*, Paris, Presses universitaires de France, 229p.

TAHON, Marie-Blanche et Geneviève DE PESLOÛAN (1989). « Sociologie de la famille et des rapports sociaux de sexe » in DURAND, Jean-Pierre et Robert WEIL, *Sociologie contemporaine*, Paris, Éditions VIGOT, p.439-456.

VANDELAC et al. (1994). *Concilier l'inconciliable*, Actes du colloque de l'ACFAS.

VANDELAC et al. (1985). *Du travail et de l'amour. Les dessous de la production domestique*, Montréal, Éditions Saint-Martin, 418p.

VATZ-LAAROUSSI, Michèle (1994). « Des femmes et des stratégies familiales en situation de paupérisation », *Recherches féministes*, 7, no 1, p.59-72.

WILSON, E.O. (1979). *L'humaine nature (essai de sociobiologie)*, Editions Stock.